
Le Verbe

voir • penser • croire

LE TRAVAIL DE NOS MAINS

LES FERMIERES DE BEUCEVILLE
TISSÉES SERRÉES

JEAN-PHILIPPE TROTTIER
LA NOBLESSE DU MÉTIER

SIMONE WEIL
LE TRAVAIL TRANSFIGURÉ

GRATUIT Été 2018

Postes-publications N° 40063100





«Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement en Dieu.

Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde.

Le Verbe était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire,

gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité.»

— JEAN 1,1-5,9-11,14

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

MIRACLE EUCHARISTIQUE



« **D**ans l'eucharistie, la création trouve sa plus grande élévation. La grâce, qui tend à se manifester d'une manière sensible, atteint une expression extraordinaire quand Dieu fait homme se fait nourriture pour sa créature. Le Seigneur, au sommet du mystère de l'Incarnation, a voulu rejoindre notre intimité à travers un fragment de matière. Non d'en haut, mais de l'intérieur, pour que nous puissions le rencontrer dans notre propre monde. [...] L'eucharistie est en soi un acte d'amour cosmique [...] » (*Laudato si'*, n° 236).

*

L'eucharistie n'est pas cette patente liturgique dont il faudrait s'acquitter pendant que le rôti dominical est sur le feu.

Le Corps et le Sang du Christ contiennent, en quelques atomes bien agencés, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Dans l'hostie, Dieu prend chair; dans la coupe, il nous donne de prendre part déjà au banquet du ciel.

Vraisemblablement, le Père devait avoir une petite idée derrière la tête en préparant, de toute éternité, ce don de lui-même par ces Espèces spécialement sélectionnées. Pourquoi pas des arachides et du jus de pomme? C'est si bon, pourtant, des arachides!

Or, dans le pain et le vin, «fruits de la terre et du travail des hommes», toute une anthropologie se déploie.

L'offrande du pain est la plus humble. Sur l'autel, on dépose la *matière* de l'ordinaire, du quotidien, des petits soucis de la poignée de porte de la bagnole qui s'est fait arracher et du taux d'intérêt de mon hypothèque qui, si j'en crois ma banque, va grimper bientôt.

Le pain sans levain, presque banal, sans saveur particulière, devient l'heureux viatique, présence réelle du Sauveur qui ne se lasse pas de se laisser lacérer et digérer. Côté créativité, le Créateur est plutôt bien nanti et trouva ce moyen pour que nous devenions lui.

Et le vin? Sans doute le plus spirituel des aliments terrestres. Le signe des largesses de la vigne devient le Sang de la mansuétude. Il n'y a que Dieu d'assez magnanime pour nous enivrer de lui-même afin que nous grisions le monde à notre tour de la joie du ciel.

*

La matière résiste. Qu'il s'agisse de nos vieilles carcasses épuisées par l'usine ou de l'humble pitance dans la patène. Elle est limite, contrainte. Mais une fois transsubstantiés par l'Esprit, notre chair et notre sang, nos misères et nos vigneurs, notre travail et nos repos peuvent faire de nous de véritables miracles eucharistiques ambulants.

Pour la gloire de Dieu et le salut du monde.

*Saint-Louis-de-Courville, le 3 juin 2018,
en la solennité du Corpus Christi. ■*

- 3** Édito
Miracle eucharistique
Antoine Malenfant
- 6** Dans une paroisse
près de chez vous
James Langlois
- 6** La langue
dans le bénitier
Pascale Bélanger
- 9** Monumental
Pascal Huot
- 10** Racines
James Langlois
- 11** Rejetons
James Langlois
- 12** Désintox
Vraies ou fausses?
Les apparitions
de la Vierge à
Medjugorje
Yves Casgrain

Cette revue utilise
la nouvelle orthographe.

DOSSIER TRAVAIL MANUEL

- 14** **Chauffer son foyer à la mitaine**
Antoine Malenfant
- 16** Portrait
Un Dieu terre à terre
Sarah-Christine Bourihane
- 22** Petite économie
Du bio plein le panier
Ariane Beauféray
- 24** Classe de maître
Le travail transfiguré
Sarah-Christine Bourihane
- 28** Photoreportage
Tissées serrées
Valérie Laflamme-Caron
Jean Bernier
- 36** Prière
Le charpentier de Nazareth
Jacques Gauthier
- 38** Doctrine sociale
Cocréation assistée
Pierre Leclerc
- 42** Style libre
La noblesse du métier
Jean-Philippe Trottier



- 46** Art sacré
La paix du paysan
Jean-Mathias Sargologos
- 49** Écran radar
Plus vrai que nature
Noémie Brassard
- 52** Boussole
La nécessité de préserver le travail
Pape François

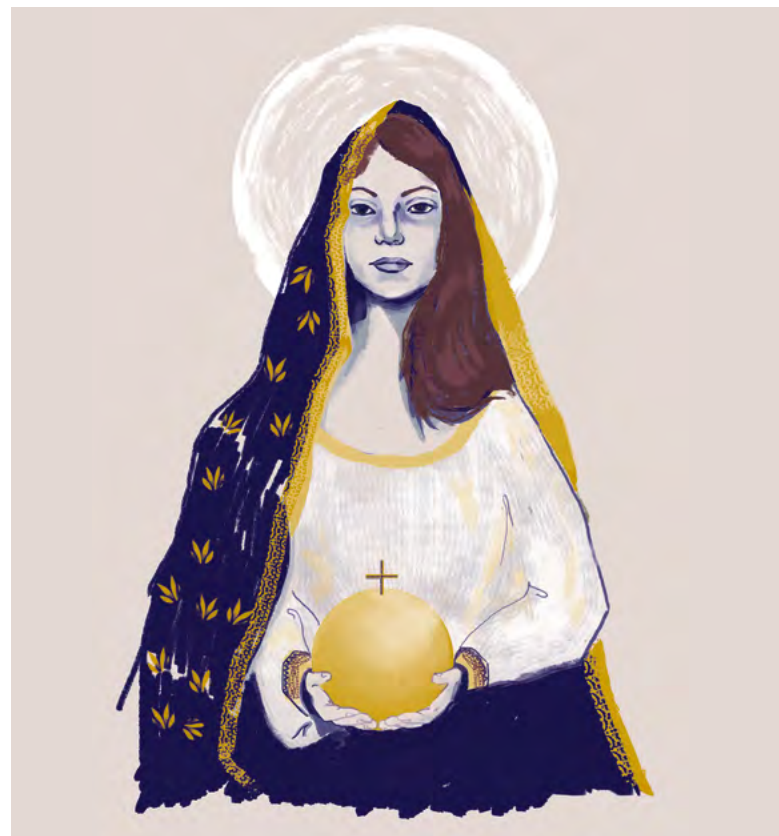
54 Reportage
**Le cœur spirituel
de l'Église maronite**

Jean-Mathias Sargologos



65 Théo 101
Dieu-Trinité
Steve Robitaille

70 Apparitions
**Le plus grand don du ciel:
la médaille miraculeuse**
Frère Simon-Pierre Lessard



76 Bouquinerie
Alex La Salle, Chantale Dubeau-Larouche et FMJ

79 Bloc-notes
**Quand croire,
c'est voir**
Alex La Salle

80 Mosaique

82 Prochain numéro

Dans une paroisse
près de chez vous



MOUVEMENT DES FEMMES CHRÉTIENNES

Le Mouvement des Femmes Chrétiennes, tel qu'on le connaît aujourd'hui, est issu de l'ancienne association des Dames de Sainte-Anne. C'est en 1966, au tournant de la Révolution tranquille, que les évêques canadiens exhortent les Dames à ce «qu'elles soient l'élite qui transforme le milieu par la prière, le témoignage de vie et l'action directe» (M^{BF} Lionel Audet).

Dans la même lignée que l'Action catholique du 20^e siècle, les Femmes Chrétiennes adoptent la méthode «voir-juger-agir» pour répondre aux besoins sociaux de leur milieu. Elles se rencontrent mensuellement pour prier, discuter, réfléchir et étudier leur programme d'action. Ce dernier est ensuite mis en œuvre par chacune d'entre elles dans les activités qui leur sont propres.

Au-delà des aspects formels de leur mission, certaines d'entre elles témoignent de l'entraide mutuelle qui se tisse entre les femmes du groupe: «Je considère cela comme une petite Église», affirme Louissette Gingras, secrétaire-trésorière de l'organisation. Et ce n'est pas seulement sur le plan spirituel, ajoute-t-elle, puisque les rencontres éliminent la solitude et favorisent la valorisation des personnes.

Ce regroupement compte en tout 1 500 membres répartis dans une quinzaine de fédérations, allant des Maritimes à l'Ontario.

Pour en connaître davantage sur le mouvement :

Secrétariat national : 581 742-7176
www.mfcnational.net

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

La langue dans
le bénitier



BOIRE LA COUPE JUSQU'À LA LIE

L'expression «boire la coupe jusqu'à la lie» est employée aujourd'hui dans le sens «d'endurer une souffrance jusqu'au bout». La lie, cette substance amère qui se dépose au fond des bouteilles de vin, est reconnue pour son goût très désagréable. Boire la coupe jusqu'à la lie signifie donc avaler tout, jusqu'au dépôt amer qui laisse une sensation râpeuse sous la langue.

Inspirée par un épisode biblique, l'expression nous renvoie à la fin de la Cène, alors que Jésus et ses disciples se rendent au mont des Oliviers. C'est à ce moment que Jésus est pris d'angoisse, sachant très bien ce qui l'attend.

Après avoir demandé à ses disciples de prier «pour ne pas tomber au pouvoir de la tentation» (Lc 22,40), Jésus se place à l'écart, seul à seul avec son Père céleste. Il prie: «Père, si veux écarter de moi cette coupe... Pourtant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se réalise!» (Lc 22,42). Un ange lui apparaît alors et le fortifie. C'est à ce moment que Jésus boit symboliquement le calice jusqu'au bout, jusqu'à la lie.

Le Christ associe cette coupe à toutes les souffrances qu'il accepte d'endurer pour sauver l'humanité.

Boire la coupe jusqu'à la lie signifie prendre sur soi ce goût amer du péché. Par son exemple, Jésus nous invite nous aussi à porter notre croix jusqu'au bout, avec toutes les souffrances et les amertumes qu'elle comporte, car c'est là notre salut, notre rédemption.

«*Mon amertume amère me conduit à la paix*» (Is 38,17). ■

Pascale Bélanger
pascale.belanger@le-verbe.com

je m'abonne

gratuitement



je soutiens

la mission



Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

j'abonne

un ami, ma famille,
ma communauté...



Je veux la version papier Je veux la version numérique (infolettre)

Nom : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

Courriel : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

Jour / Mois / Année

Par ma signature, je désire recevoir (continuer de recevoir) *Le Verbe* et ses tirés à part.

Don mensuel

10 \$ 25 \$ 50 \$ 100 \$

Autre : _____

J'opte pour le prélèvement mensuel par carte de crédit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il y a lieu un **spécimen de chèque**.

Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mes dons mensuels.

J'autorise l'Informateur catholique à prélever le montant choisi sur ma carte de crédit mentionnée ci-dessous ou par l'entremise de mon institution bancaire.

Visa MasterCard Chèque

Signature : _____

N° de carte : _____ Exp. : _____

Nom : _____

Téléphone : _____

Don ponctuel

60 \$ 100 \$ 200 \$ 500 \$

Autre : _____

Avec chaque don, vous recevez un abonnement au *Verbe*! Pour tout don de **60\$** et plus, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

Cochez si vous ne voulez pas être abonné au *Verbe*.

Votre nom : _____

Votre n° de tél. : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

J'abonne* :

Nom de l'abonné : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

* La personne abonnée recevra la version papier.

LA MISSION DE L'INFORMATEUR CATHOLIQUE

Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

DONS PLANIFIÉS

PENSEZ AUX DONS PLANIFIÉS POUR SOUTENIR LA MISSION DE L'INFORMATEUR CATHOLIQUE

EN 2017, CETTE MISSION S'EST CONCRÉTISÉE ENTRE AUTRES PAR :

- l'implication de 115 personnes (dont 61 bénévoles) ;
- 237 793 personnes (+466 %) potentiellement rejointes par nos contenus, tous médias confondus ;
- la distribution gratuite de 59 656 exemplaires de la revue et du magazine *Le Verbe* ;
- la production de 40 émissions hebdomadaires *On n'est pas du monde* pour un auditoire évalué à plus de 170 000 personnes ;
- et la publication de 192 articles sur notre site le-verbe.com, qui a été visité par plus de 15 000 internautes.

LE DON TESTAMENTAIRE

Par testament, vous pouvez léguer une partie ou la totalité de vos biens, tels que : comptes bancaires, placements en actions et en obligations, certificat de placement garanti, terrain, immeuble, etc.

LE DON D' ACTIONS COTÉES EN BOURSE OU AUTRES TITRES

Le don d'actions cotées en bourse (ou d'autres titres comme des obligations, des unités de fonds communs ou des options d'achat d'actions) est avantageux pour un donateur qui ne souhaite pas toucher à ses liquidités. De plus, ce genre de donation est particulièrement intéressant dans le cas d'actions ou de titres dont la valeur a beaucoup augmenté, puisque le gain en capital réalisé ne générera pas d'impôts au donateur.

LE TRANSFERT DE LA PROPRIÉTÉ OU LA SOUSCRIPTION D'UNE POLICE D'ASSURANCE VIE

Il vous est possible de transférer à L'Informateur catholique une assurance vie que vous détenez actuellement, en tout ou en partie, ou encore de souscrire à une nouvelle police d'assurance vie.

LE DON D'UN REÉR OU D'UN FERR

Pour le don d'un FERR de votre vivant : toute personne de 71 ans et plus n'ayant pas besoin du revenu provenant du retrait obligatoire de son FERR.

Si vous souhaitez faire un don planifié à L'Informateur catholique, ou pour de plus amples informations, veuillez communiquer avec Sophie Bouchard, directrice générale, au 418 454-7981 ou encore par courriel à sophie.bouchard@le-verbe.com.



LA CHAPELLE DE POINTE-DES-MONTS

L'histoire de la jolie petite chapelle de Pointe-des-Monts, à Baie-Trinité sur la Côte-Nord, est intimement liée à celle du phare construit en 1829-1830.

Le gardien du phare Victor Fafard, à la suite de son père, s'occupera du phare durant 36 ans, jusqu'à sa mort en 1926. Il demande la construction de la chapelle, mise sous la bienveillance de saint Augustin et bénie le 21 juillet 1898.

Le nouveau bâtiment, desservi par les missionnaires, vient répondre à un besoin concret. Il permet aux quelques familles canadiennes de pêcheurs établis à proximité du phare ainsi qu'aux Innus du coin d'avoir un véritable lieu de culte. Avant son érection, ils utilisaient à cette fin le phare ainsi que la maison des naufragés, où séjournent les missionnaires Oblats lors de leur passage à Pointe-des-Monts. De plus, l'endroit est également un réconfort spirituel pour les marins, qu'ils soient de passage ou en naufrage, ce qui arrive malheureusement trop souvent,

car la navigation sur le fleuve à cette hauteur est une entreprise hasardeuse.

Peu à peu, avec les assauts du temps et le départ des familles de la pointe, la chapelle de ce petit hameau est désertée. Conscients de son importance historique, le dernier gardien du phare, Jacques Landry, et sa femme Marie-Berthe Landry orchestrent la restauration complète de la chapelle à compter de 1963 pour assurer sa pérennité.

La chapelle de Pointe-des-Monts est un bel exemple de l'héritage catholique et maritime nord-côtier, un témoin toujours accessible aux portes du golfe du Saint-Laurent. ■

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

LES BÉNÉDICTINES DE SAINTE-MARTHE-SUR-LE-LAC



Tous connaissent le monastère bénédictin de Saint-Benoît-du-Lac (voir photoreportage dans le magazine), mais beaucoup ignorent l'existence de leurs petites sœurs de l'abbaye Sainte-Marie des Deux-Montagnes. Bien que faisant partie de la même congrégation (Solesmes), les deux abbayes et leur fondation sont tout à fait indépendantes.

Presque trente ans après l'arrivée des bénédictins en Estrie, un groupe de femmes attendait qu'un monastère féminin vienne s'établir au Québec.

Dom Cozien, supérieur de la congrégation de Solesmes, cherchait une femme solide ayant l'expérience nécessaire pour être envoyée au Canada et fonder un nouveau monastère. La prieure de Notre-Dame de Wisques, en France, mère Gertrude Adam, était la candidate parfaite. Elle était déjà en lice pour devenir la prochaine abbesse de son monastère. Dom Cozien n'a pas négocié longuement avec sa supérieure: «Si vous ne me donnez pas mère Gertrude Adam, la fondation au Canada n'aura pas lieu.» «Les intérêts de l'Église avant ceux de mon monastère; Dieu premier servi», lui a-t-elle rétorqué.

Cette réponse de la mère abbesse illustre à elle seule tout l'esprit bénédictin. D'ailleurs, saint Benoît († 560) est lui-même on ne peut plus clair dans les écrits (la *Règle*) qui ont structuré le plus vieil ordre religieux de l'Église latine: «Ne rien préférer à l'amour du Christ, ne rien préférer à l'œuvre de Dieu.»

Lorsque je demande à mère Isabelle Thouin, l'actuelle abbesse de Sainte-Marie des Deux-Montagnes, ce qu'elle préfère de sa vie, elle répond sans ambages: «L'office

divin. C'est ce que toutes les bénédictines préfèrent. C'est la colonne vertébrale de notre vie, ce qui est le premier dans notre cœur, avec la messe, qui est le centre de notre journée.»

La seule question posée à celles qui veulent entrer au monastère: «Cherchez-vous vraiment Dieu?» Cette recherche, enracinée dans la clôture et dans la stabilité du monastère, passe par la prière, le travail et les études, selon la célèbre devise médiévale *Ora et labora et lege*.

ŒCUMÉNISME DE BISCUITS

Leur identité étant bien assise depuis des siècles, les bénédictins sont tout disposés à entrer en dialogue avec les autres confessions chrétiennes ou religieuses. Les moniales de Sainte-Marie des Deux-Montagnes répondent à cet aspect de leur charisme par leurs liens d'amitié avec les sœurs orthodoxes du monastère Vierge Marie la Consolatrice (voir le revue *Le Verbe*, automne 2016) établies dans la région des Laurentides: «Nous avons assisté à l'un de leurs offices, mais elles ne sont pas encore venues nous visiter. Pour l'instant, nous échangeons surtout des biscuits et des gâteaux», me spécifie la mère abbesse, ajoutant en riant qu'elles ont baptisé cela *l'œcuménisme de biscuits*.

Les bénédictines de Sainte-Marthe-sur-le-Lac ont ceci de particulier qu'elles s'affairent depuis plusieurs années à l'iconographie, signe très fort d'un échange esthétique entre l'Église latine et l'Église orientale.

Une hôtellerie est à la disposition des femmes qui voudraient faire une retraite, et des weekends d'immersion dans la communauté sont organisés pour un discernement vocationnel.

<https://abbayesaintemarie.ca/fr/>

529 Fondation de l'Ordre bénédictin
1837 Érection de la Congrégation de Solesmes
1912 Fondation du monastère de Saint-Benoît-du-Lac
1936 Fondation du monastère de Sainte-Marie des Deux-Montagnes

L'OPUS DEI

L'Œuvre, comme elle est communément appelée, évoque pour certains ce que *Le code Da Vinci* en a faussement représenté. Il ne vaut pas la peine de revenir sur ces qu'en-dira-t-on qui ont été plus d'une fois corrigés. Attardons-nous plutôt à découvrir la véritable identité de cette organisation méconnue.

En raison de sa forme et son esprit, l'Opus Dei pourrait être considérée une réalité postconciliaire. Même s'il a été fondé en 1928, soit trente-quatre ans avant Vatican II, il était précurseur des orientations majeures annoncées par ce concile. Qui plus est, l'organisation n'a acquis son statut définitif qu'en 1982 : elle a commencé comme « pieuse union » et, après quelques ajustements canoniques, est finalement devenue une « prélatrice personnelle ».

L'une des grandes vérités énoncées par Vatican II, et que l'on retrouve dans le cœur de l'Œuvre, c'est bien l'appel à la sainteté pour tous, en particulier pour les laïcs. En effet, saint Josemaria Escriva de Balaguer a reçu, lors d'une retraite spirituelle, la vision claire de la volonté de Dieu : des gens de tous les âges et de toutes les cultures qui cherchent Dieu dans leur vie ordinaire et qui se sanctifient *par et dans* leur travail.

Quelques années plus tard, saint Josemaria a compris également qu'il n'était pas possible pour ces laïcs d'arriver à la sainteté sans l'aide pastorale des prêtres ayant le même esprit. C'est ainsi qu'en 1943, avec l'appui de l'archevêque de Madrid, il érige la Société sacerdotale de la Sainte-Croix, assurant ainsi la formation de certains laïcs de l'Œuvre vers le sacerdoce.

QUATRE TRAITS D'ESPRIT

La filiation divine, l'unité de vie, la sanctification par le travail et la piété doctrinale sont quatre principes spirituels mis de l'avant par l'Opus Dei.

Dans un premier temps, la filiation divine est la réalité profonde de chaque chrétien rendu fils de Dieu par son baptême. Cette filiation avec le Père en qui il met sa confiance conduit le chrétien à reconnaître sa propre dignité ainsi que celle de ses frères dans la foi.

Aussi, être l'image de son Père, c'est se conformer à lui dans son unité. C'est la raison pour laquelle l'Œuvre



cherche à ce que le chrétien ne soit plus divisé en lui-même, que son identité soit la même à l'Église ou au travail.

Le travail effectué dans la foi et par amour devient sanctifiant. Non seulement la dimension humaine de ce travail acquiert un but surnaturel, mais il devient en lui-même un moyen de sanctification pour la personne. Cette élévation du travail réalisée à travers une vie unifiée génère un apostolat fructueux, affirme saint Josemaria : « Pour tout chrétien, l'apostolat est connaturel : il n'est pas rajouté, juxtaposé, extérieur à son activité quotidienne, à son occupation professionnelle. »

Finalement, les membres de l'Opus Dei reçoivent régulièrement des enseignements doctrinaux qui viennent nourrir leur piété et ancrer leur foi dans sa dimension intellectuelle.

www.opusdei.org

En bref

- Environ 95 000 membres
- 98 % de laïcs, 2 % de prêtres
- Fondé en Espagne
- Présent dans 90 pays

VRAIES OU FAUSSES ?

Les apparitions de la Vierge à Medjugorje

Le 24 juin 1981, six jeunes de la paroisse de Medjugorje, située en Bosnie-Herzégovine, affirment avoir aperçu la Vierge Marie sur la colline appelée Krizevac. Trente-sept ans plus tard, certains d'entre eux disent encore recevoir la visite quotidienne de la mère du Christ. S'agit-il d'un vaste canular ou de la stricte vérité ? Quelle est la position du Vatican à ce sujet ?

Les apparitions et les miracles attirent l'attention des médias et des curieux en quête de merveilleux. Les catholiques eux-mêmes prêtent attention à ces phénomènes sans toutefois toujours en comprendre le sens.

Pour l'Église catholique, les apparitions de la Vierge Marie ou de saints sont considérées comme des révélations privées. Certaines ont tout de même été reconnues par l'Église.

Avant de reconnaître une possible apparition de la Vierge Marie, l'Église catholique s'engage dans un processus de discernement qui peut s'échelonner sur plusieurs années. Tout au long de ce processus, elle va s'appuyer sur des critères bien précis, dont la conformité du message laissé par la Vierge avec la sainte Écriture ; la communion avec l'Église ; la cohérence entre messenger et message, et les fruits spirituels de la conversion¹.

Interrogé par *Le Verbe*, le théologien Gilles Routhier, de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, précise qu'une apparition mariale, pour être déclarée authentique, ne doit pas contenir une « nouvelle Révélation », car cette dernière « est close depuis la fermeture du canon des Écritures ».

Comme toutes les autres présumées apparitions, celles de Medjugorje ont fait l'objet d'analyses par une commission d'enquête mise sur pied par l'évêque du lieu et, en 2010, par la Commission pour l'analyse des apparitions de Medjugorje, qui a été présidée par M^{gr} Camillo Ruini. La Commission a remis ses conclusions au pape en janvier 2014 ; mais celles-ci n'ont pas encore été rendues publiques.

Pendant, selon le site Internet *Vatican Insider*, géré par le quotidien italien *La Stampa*, les membres de la Commission auraient voté en faveur des sept premières apparitions. Ils se seraient prononcés défavorablement à l'endroit des apparitions subséquentes². Cette information n'a pas été confirmée par le Vatican.

Le 11 février 2017, le pape François, lui, a fait de M^{gr} Henryk Hoser, un évêque polonais, son envoyé spécial « afin de dresser un état des lieux exclusivement pastoral de la situation à Medjugorje³ ».

Quelques mois plus tard, soit le 13 mai 2017, le pape François répondait aux questions relatives à Medjugorje posées par des journalistes présents dans l'avion qui le ramenait à Rome, après une visite à Fatima pour souligner le centenaire des apparitions de la Vierge Marie dans ce village du Portugal en 1917. Ses réponses ont fait le tour du monde en quelques heures.

Après avoir souligné le très bon travail effectué par la commission d'enquête présidée par M^{gr} Ruini, le pape François a déclaré que cette dernière suggère qu'il faut continuer d'enquêter sur « les premières apparitions qui ont concerné des enfants ».

Puis, revenant à l'enquête Ruini, le pape François souligne qu'elle a également étudié l'aspect spirituel et pastoral des apparitions. « C'est le noyau de l'enquête Ruini. [...] Des gens se rendent là, se convertissent, ils rencontrent Dieu et changent de vie. Il n'y a pas de baguette



Photo : L'église paroissiale de Medjugorje, Wikimedia (CC)

magique là-bas. On ne peut donc pas nier ce fait spirituel et pastoral⁴.»

En décembre 2017, l'envoyé spécial du pape François à Medjugorje a accordé une entrevue au quotidien d'information sur Internet *Aleteia*, dans laquelle il précise que «le culte de Medjugorje est autorisé. Il n'est plus interdit et ne doit pas se faire en cachette⁵».

Pour Gilles Routhier, il semble évident que le Vatican va reconnaître l'authenticité de la dévotion des pèlerins. «Quoi qu'il en soit de l'authenticité des apparitions, les gens qui vont à Medjugorje font vraiment une démarche de foi. Il y a là-bas de vraies conversions.»

Le théologien rappelle que les fidèles ne sont pas obligés de croire aux apparitions, même si celles-ci ont été officiellement reconnues par l'Église.

*

En bref, les apparitions de la Vierge Marie à Medjugorje n'ont pas encore été authentifiées par l'Église. Cependant, le pape François, la Commission pour l'analyse des apparitions de Medjugorje et M^{gr} Henryk Hoser ont tous

souligné l'authenticité de la démarche de foi des pèlerins qui se rendent sur les lieux. ■

Notes:

1. «Marie: vraies ou fausses apparitions?», *Croire*, 9 juin 2015.
2. «Medjugorje: ce que disait la commission Ruini, citée par le pape François», Agence I Média, publié par *Famille Chrétienne*, 17 mai 2017, [en ligne]. [<https://www.famille-chretienne.fr/eglise/pape-et-vatican/medjugorje-ce-que-disait-la-commission-ruini-citee-par-le-pape-francois-218572>]
3. Marie Malzac, «L'envoyé du pape conforte le culte marial à Medjugorje», *La Croix*, 4 avril 2017, [en ligne]. [https://www.la-croix.com/Religion/Catholicisme/Monde/Lenvoye-pape-conforte-culte-marial-Medjugorje-2017-04-04-200837111?id_folder=1200898049&from_univers=lacroix&position=7]
4. Jean-Marie Guénois, «Le pape François récuse les "apparitions" actuelles de Medjugorje», *Le Figaro*, 14 mai 2017, [en ligne]. [<http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2017/05/13/01016-20170513ARTFIG00160-le-pape-francois-recuse-les-apparitions-actuelles-de-medjugorje.php>]
5. Jesús Colina, «Exclusif: le Vatican va autoriser le culte marial à Medjugorje», *Aleteia* 7 décembre 2017, [en ligne]. [<https://fr.aleteia.org/2017/12/07/culte-marial-vatican-medjugorje/>]

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

CHAUFFER SON FOYER À LA MITAINE

Sur la couverture de la revue, le frère Christian nous tourne le dos. Ou ce cliché nous montre-t-il qu'il garde bien devant lui, dans sa ligne de mire, son ouvrage à l'avant-plan et le patron des travailleurs sur la toile de fond ?

Frère Christian est un intello de la plus pure espèce ; le voir traverser la grande bibliothèque de l'abbaye n'aurait pour moi rien d'étonnant. Mais le voir fendre du bois, brasser du cidre, en combinaison de travail, en « chienne » bénédictine de surcroît, ça décape la rétine (« Un travail de moine », p. 10 du magazine et en ligne au www.le-verbe.com).

Le photographe **Elias Djemil** a bien saisi les personnages : le cidriculteur bénédictin sous les humbles auspices du charpentier de Nazareth.

LES MAINS SALES

Tant de fois, on a la « chienne ».

Pas celle tissée de ce si beau bleu marine arborée par François en couverture du petit magazine, complément de la revue que vous tenez. Mais plutôt la peur qui nous tient dans la passivité – voire l'oisiveté – et dans l'inconcrétude éthérée de nos idées. On a la chienne de se salir les mains.

Ce dossier tire son inspiration autant de *Gaudete et exsultate* du pape François que de l'exemple édifiant de tous les travailleurs qui façonnent le monde de leurs dix doigts et se font « cocréateurs » avec le Créateur (**Pierre Leclerc**, « Cocréation assistée », p. 38).

En effet, dans la plus récente exhortation apostolique, le Saint-Père cite le cardinal François-Xavier Nguyễn Van Thuân : « Je saisis les occasions qui se présentent chaque jour pour accomplir les actes ordinaires de façon extraordinaire. » Il s'agit de

vivre chaque jour bien *enracinés*, pour reprendre une expression chère à Simone Weil, et de ne pas avoir peur d'une rencontre réelle et fréquente avec l'autre, autant dans ce qui nous plaît chez lui que dans ce qui nous dérange.

Le travail manuel, c'est parfois brut. C'est parfois, aussi, le doigté du pianiste (**Jean-Philippe Trottier**, «La noblesse du métier», p. 48) ou la dextérité de la couturière. Le travail manuel reçoit aujourd'hui tous les mépris que lui adresse notre époque technophile. Toutefois, la terre ou l'atelier sont des lieux de fraternité que même les meilleurs programmes de «ressources humaines» ne pourront jamais créer dans les tours de bureaux de Google ou d'Amazon.

LA POLITIQUE DE LA MAIN TENDUE

Pourquoi ce n'est pas un dossier sur le syndicalisme chrétien ou sur les origines catholiques des mouvements ouvriers? Comment oser faire un dossier aussi apolitique que ça sur un sujet aussi politique que le travail?

Non. Rien de plus politique que de prendre l'angle de *la main* pour *appréhender* l'homme et la femme d'aujourd'hui.

Analyser l'évolution des rapports de force entre la main-d'œuvre et les détenteurs du capital, d'autres publications s'acquittent déjà très bien de ce labeur. Mais, en même temps, *Le Verbe* propose ici un dossier très politique qui ne saurait, pour autant, être réduit aux antiques dichotomies gauche/droite ou progressistes/conservateurs.

Militants marxistes et bourgeois capitalistes ont tout fait pour réduire le travail à sa dimension matérielle, contribuant paradoxalement à son éventuelle dématérialisation. Ce qui nous intéresse ici, c'est – au risque de nous répéter – l'Incarnation et la Rédemption. Tout le reste doit être subordonné à cela.

La Parole de Dieu aspire à prendre corps en son Église. Comment l'Évangile pourrait-il résonner en 2018 s'il ne prenait la chair de Carl qui buche (**Sarah-Christine Bourihane**, «Un Dieu terre à terre», p. 16), de Louise qui brode (**Valérie Laflamme-Caron**, «Tissées serrées», p. 28) et de Simone qui déboulonne (**Sarah-Christine Bourihane**, «Le travail transfiguré», p. 24)?

Le travail manuel n'est pas une «petite voie» de salut.

Il est le chemin emprunté par le Christ lui-même (**Jacques Gauthier**, «Le charpentier de Nazareth», p. 36) pour nous dire toute la dignité de ceux qui suent à grosses gouttes dans leur salopette, de celles qui ont les mains pleines de corne et d'ampoules, et de tous ceux qui chauffent leur foyer grâce au travail de leurs mains.

Bonne lecture! ■



UN DIEU TERRE À TERRE

J'ARRIVE À LA FERME BONNE CRÉATION AVEC UN GROS CAFÉ TIM HORTONS DANS UNE TASSE EN CARTON.

À peine entrée dans la maison, je ressens quelque chose comme du dépaysement. Pourtant, je ne suis qu'en Beauce, à Saint-Alfred. À droite de la maison, un lama me regarde drôlement, l'air de me dire que je suis sur son territoire. Une vieille marmite noire en fonte cuit sur un feu de bois.

Sur le pas de la porte, j'aperçois le crucifix de Saint-Damien par la fenêtre. Je suis au bon endroit, chez Carl Bouchard et Alexandra L'Heureux-Bilodeau, qui trouvent leur source d'inspiration dans la spiritualité du saint d'Assise, dont ils aiment le dépouillement.

Alexandra s'affaire à couper des légumes du jardin conservés tout l'hiver dans la chambre froide pendant qu'Éléonore, leur petite, joue avec son frère Baptiste. Carl rentre tout juste de bucher ses épinettes plantées au fond de sa terre. Il en met une buche dans le poêle pour réchauffer la maison aux fenêtres encore givrées en cette fin de saison.

Ici, les lieux parlent. Ils racontent le travail des mains, contrairement aux lieux froids et anonymes de la ville. Je me berce sur une grosse chaise en bois qui n'a pas été achetée chez IKEA. Carl l'a sculptée et l'a offerte en cadeau à sa femme pour leurs fiançailles. Un travail de 100 heures. La grosse couverture en laine qui la recouvre a été faite quant à elle par Alexandra. Elle aime filer la laine au rouet, comme le lui a appris sa grand-mère. Devant moi, des semis patientent en terre pour former les futurs légumes de leurs assiettes.



«À table!» C'est justement l'heure du repas et de la rencontre familiale.

«Seigneur, bénis ce repas, fruit de la terre et de notre travail», demande Carl, avec une reconnaissance sincère pour cette table bien garnie qui vient d'ici.

«Pourquoi vivez-vous cette vie de simplicité? Ce doit être quand même exigeant, non? Comment cela a-t-il commencé?» Carl et Alexandra se lancent un regard complice, et Alexandra, la plus fonceuse du couple, prend la parole.

LA TERRE PROMISE

C'est d'abord une ermite vivant sur un lopin de terre au Saguenay-Lac-Saint-Jean qui les présente l'un à l'autre. Si ce n'était pas encore la combinaison parfaite, l'ermite avait vu clair. Carl avait quatre critères auxquels sa future femme devrait se conformer: elle devait avoir la foi, désirer vivre du travail de la terre, s'intéresser aux traditions québécoises comme la musique folklorique et aimer la simplicité. «Il fallait bien vous présenter l'un à l'autre. [L'application de rencontre en ligne] Tinder n'aurait pas fait l'affaire!» (rires).

De nature aventurière, Alexandra revenait tout juste d'un voyage dans le nord du Québec, un périple qui s'était arrêté à Natashquan.

Elle prévoit une deuxième expédition, en Basse-Côte-Nord cette fois, où il n'y a pas de route, et convie Carl. S'il trouve l'invitation un peu folle, il accepte tout de même d'y accompagner sa future femme.

En traineau et en raquettes, ils marchent longuement sur la plaine qui se perd dans les bourrasques de neige, visitant les communautés locales et se heurtant parfois à l'incompréhension des passants qui les découragent. Mais Alexandra et Carl continueront à marcher ensemble jusqu'au mariage, et bien plus encore après.

Alors qu'ils vivent paisiblement dans un chalet près d'un lac et apprécient leur travail, ils décident de quitter leur sécurité pour vivre un dépouillement plus profond, comme si cette vie ne leur suffisait plus. «On est partis. Sauf qu'on ne savait pas où aller. On a prié beaucoup ensemble. Qu'est-ce qu'on cherchait? Une terre et une communauté. Le Seigneur nous donnait le pain quotidien au jour le jour. Mais ce n'était pas très confortable.»

À la manière d'Abraham, ils marchent vers l'inconnu, d'une région du Québec à une autre, avec pour seul appel

celui d'une terre. Mais pour chacune des terres visitées, ils ne sont jamais d'accord.

«Ça a été dur de renoncer à l'égoïsme de convaincre l'autre. C'est long, chercher une terre durant deux ans. Rien ne convenait. On nous a proposé un travail à Lac-Bouchette pour l'été. On a alors tout abandonné au Seigneur. Après notre contrat, on ne savait pas plus où aller, et j'étais enceinte. J'ai prié saint Antoine, généralement bon pour trouver des choses: "Saint Antoine, on a travaillé pour toi tout l'été, trouve-nous une terre, on te donne une semaine." Dans la semaine, on a visité une terre abandonnée à Saint-Alfred, parfaite pour nous. On s'est regardés et on a dit oui en même temps, pour la première fois.»

LABOURER SON CŒUR

Après le repas frugal et le récit emballant de leur vie, nous sortons prendre l'air. Alexandra retourne à sa marmite, dans laquelle fond la graisse de leur cochon. Elle est en train de concocter du savon du pays. Carl et moi descendons la petite butte pour nous rendre plus loin à l'arrière de la maison. Il me désigne le jardin, encore sous la neige, qui n'en a pas toujours été un. Sa femme et lui ont dû retravailler cette terre abandonnée durant les années 1990, non sans difficulté.

La première année, Carl passe son temps à bucher des broussailles pour remettre la terre en culture et la

réensemencer. La terre est capricieuse et il ne possède aucune machinerie pour la cultiver. Il met la main sur une vieille charrue, mais elle ne fait pas un beau travail. Il la découvre toute croche quand il la mesure, un aspect impossible à détecter à l'œil au moment de l'achat. Carl est découragé.

«Je confiais à un ami prêtre mes soucis bien terre à terre, comme quoi j'étais incapable de labourer ma terre. "Ça ne marche pas, la terre n'est pas labourable, c'est trop sec. Il y a tellement de racines que c'est trop difficile de retourner la terre.»

«Et le prêtre me ramenait toujours vers moi-même: "Carl, ton cœur est dur. Il faut qu'il soit travaillé, pas seulement en surface, mais en profondeur. Tu as besoin de changement. Labourer, c'est soigner les blessures, et quand tu fais le travail jusqu'au bout, c'est une transfiguration.»»

SUR LE PLANCHER DES VACHES

Depuis, le travail sur lui-même n'a jamais cessé, puisqu'il doit quotidiennement valser entre l'idéal rêvé et les exigences du mode de vie agraire moderne.

Carl doit remplir des papiers, beaucoup de papiers, ce à quoi il ne s'attendait pas. «Si j'avais voulu faire de la paperasse, je serais devenu fonctionnaire. J'aurais été rémunéré pour les heures de paperasse. Je n'ai pas choisi ce métier-là.»



Sans compter les dettes que lui et sa femme ont dû se mettre sur le dos et qui vont les suivre toute leur vie. «Autrefois, être agriculteur, c'était un métier noble. Aujourd'hui, c'est l'une des professions ayant le plus haut taux de suicide*. Autant on a choisi ce métier parce qu'on aspire à la liberté, autant on en devient esclave quand on est rendu à entrer dans le crédit. Et c'est dur pour nous de commercer, il faut mettre des prix à nos paniers, on aurait aimé mettre "dons suggérés". Ça nous fait de quoi de réclamer l'argent. Notre idéal est de vivre pauvrement et simplement.»

À Saint-Alfred, ils ne sont que trois cultivateurs. Rien à voir avec le passé, où l'on s'entraidait entre voisins pour cultiver le sol. Sur leur terre, Carl me montre une seconde maison, qui est pour eux un rempart contre l'isolement, un autre fléau des agriculteurs contemporains.

À leur arrivée, une dame âgée y habite. Les relations avec elle deviennent rapidement tendues. Les jeunes mariés songent à partir. Comme chrétiens, ils sentent le besoin de demander pardon. Le lendemain, à leur grande surprise, après qu'ils se sont réconciliés, une pancarte «À vendre» est posée sur le bord du chemin.

Le jeune couple avait toujours ressenti le désir de donner à l'agriculture une dimension sociale. Mais déjà endettés, ils hésitent à acheter la maison, qui ferait un lieu d'accueil exceptionnel. Alors qu'ils en discutent plus sérieusement, Alexandra allume spontanément la radio. Ils entendent Jean Vanier dire: «Ici, nous viendrons former communauté.» Ils y perçoivent un encouragement à foncer. Aujourd'hui, ils accueillent les personnes désireuses d'apprendre le travail de la terre ou simplement de respirer l'air de la campagne. Et la porte est toujours grande ouverte.

LA MARMITE DE GRAND-MÈRE

Carl et Alexandra ont toujours eu un intérêt pour les traditions ancestrales et la transmission des savoir-faire. La simplicité de la vie de leurs grands-parents, c'est un peu ce qu'ils cherchent à vivre, dans leur époque, à leur façon.

Nous revenons vers Alexandra en train de terminer le savon du pays. Il lui reste à attendre que son mélange atteigne la bonne température pour le couler dans les moules en bois. Chaque printemps, elle fabrique du savon pour l'année, dont la rudesse servira à enlever les taches coriaces.

* Le taux de suicide est deux fois plus élevé chez les agriculteurs que dans la population en général (Santé Canada).

Elle m'explique que c'est la marmite de sa grand-mère Bilodeau. C'est elle qui lui a appris à en faire. «Je vois mes grands-parents sur la terre et je les trouve heureux de vivre. Le bonheur de la simplicité est là. Ça se transmet. C'est merveilleux d'apprendre à côté de sa grand-maman à faire du savon ou des bas de laine. Quand ma grand-mère en fait, elle pense à la personne à qui elle va l'offrir. Il y a tout l'amour qui est présent pour ce qui est fait.

«Ce qui m'a aidé le plus par rapport au travail manuel, c'est que c'est tellement concret et simple. Faire quelque chose de ses mains, apprendre comment les choses sont faites, ça donne une fierté et une confiance. Ça nous met en marche dans le concret extérieur de la vie, et intérieurement aussi. Les deux sont toujours reliés.

**« LE CHRIST NE NOUS A PAS PROMIS
UNE VIE CONFORTABLE. CELUI QUI
CHERCHE LE CONFORT AVEC LUI S'EST
ASSURÉMENT TROMPÉ D'ADRESSE.
MAIS IL NOUS INDIQUE LA VOIE VERS LES
GRANDES CHOSES, VERS LE BIEN, VERS
LA VIE HUMAINE AUTHENTIQUE. »**

— BENOÎT XVI



«Les enfants travaillent avec moi. C'est un travail qui est pour tous, autant pour les adultes que pour les enfants. Éléonore a commencé à filer la laine. Il y a une belle communion qu'on peut faire ensemble dans le travail. Ça nous amène à être ensemble dans le moment présent. C'est ce qui fait que je rencontre Dieu dans mon travail, car Dieu est dans le présent.»

SEMER LE BON GRAIN

Malgré les difficultés, le jeune couple plante tous les jours des graines d'espérance et de confiance, qui grandissent toujours plus. Alexandra aurait beaucoup d'histoires à raconter sur ce Dieu de la dernière heure.



Elle se remémore l'épisode où Carl est en épuisement physique. Elle doit épandre du fumier sur la terre avant la pluie. Sauf que la pluie est prévue le soir même, et elle n'a plus de fumier. Elle tombe alors sur un bon monsieur qui accepte de lui en vendre et même de le lui livrer. Elle l'attend toute la journée. Il n'arrive pas. Elle tente d'utiliser le tracteur pour y attacher l'épandeur, mais il ne démarre pas et son mari n'est pas là.

«J'abandonne ça au Seigneur et je vais manger. Puis, l'agriculteur finit par arriver avec son tracteur et son épandeur à fumier en se disant que ça allait être plus simple. Il me propose de l'épandre. Dès qu'il termine, il commence à pleuvoir.

«C'est une anecdote qui montre que Dieu agit dans le concret. La confiance sur notre terre est très présente. C'est un combat quotidien de ne pas succomber aux soucis. Dans les difficultés, je pense à n'importe quel été où l'on est à bout de souffle parce qu'il y a beaucoup de travail à faire, il faut avoir la confiance de dire : "Seigneur, tu es là." Souvent, il agit à la dernière minute, parce que ça fait grandir la confiance. Mais c'est là que le cœur s'élargit, qu'on laisse plus de place à Dieu et qu'il nous habite pleinement.»

Pour Carl, travailler dans une ferme fait grandir son espérance... et sa patience. «Quand tu plantes une graine dans la terre, tu te demandes toujours si ça va lever. Comme le Vendredi saint, il y a parfois un petit doute que Jésus qui meurt va ressusciter, même s'il l'a dit. La graine va mourir en terre, mais va sortir au bout d'une semaine.

«Quand on est jeune, on veut que les choses avancent vite. Mais il faudra protéger la graine fragile du gel, du vent, l'arroser, tailler des feuilles. Tu aurais beau vouloir que ça pousse plus vite, mais le rythme de la nature est lent et ça nous apprend à être patients.» ■

*

«Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.» (Jn 12,24)

On peut visionner le reportage produit par la webtélé ecdq.tv et réalisé par Sarah-Christine Bourihane : <https://www.youtube.com/watch?v=raksXEoLVy0>

Sarah-Christine Bourihane travaille comme journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques et est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Elle s'intéresse depuis peu au documentaire, ce qui l'a conduit à produire un premier court-métrage dans le cadre des Laboratoires de création chez Spira.

DU BIO PLEIN LE PANIER

PETITE ÉCONOMIE

Économie : du grec *oiko* (foyer, maison) et *nomia* (gestion, administration). Vu comme cela, on réalise que l'on n'est pas très loin de l'écologie. D'après l'encyclique *Laudato si'* du pape François, l'écologie intégrale consiste d'ailleurs à cultiver toutes les dimensions de notre vie (économique, spirituelle, relationnelle, naturelle, etc.). Les textes de « Petite économie » proposent donc quelques trucs en ce sens.

L'ÉTÉ EST LÀ, SAISON DES RÉCOLTES ! IL EST ENCORE TEMPS DE S'INSCRIRE POUR RECEVOIR DES PANIERS DE FRUITS ET LÉGUMES LOCAUX. MAIS POURQUOI ACHETER SES LÉGUMES EN PANIER PLUTÔT QU'À L'ÉPICERIE ?

- 1) Ils sont très frais et de très bonne qualité.
- 2) Ils sont tous locaux, ce qui diminue le transport des aliments et leur transformation.
- 3) Ils sont généralement moins chers qu'en épicerie.
- 4) Cela soutient directement des fermiers et dynamise l'économie locale.
- 5) Cela nous rappelle la saisonnalité des produits.
- 6) Cela nous fait découvrir des fruits et légumes très variés.

Voici quelques organismes qui gèrent la distribution de paniers durant l'été (voire toute l'année !).

LES FERMES LUFÀ

Les Fermes Lufà cultivent en ville : dans des serres sur les toits, en culture hydroponique. Les paniers sont personnalisables et contiennent des produits de leurs partenaires (viandes, fromages, poissons, etc.). Les légumes sont cultivés sans pesticides, à proximité des consommateurs, en limitant les déchets. Les Fermes Lufà livrent à près de 400 points de cueillette à Montréal, Québec, Sherbrooke, Saint-Jean-sur-Richelieu, Ottawa, Trois-Rivières, Drummondville, Victoriaville... D'autres villes s'ajouteront. Cout d'un panier : à partir de 15 \$.

ÉQUITERRE

L'initiative Fermiers de famille d'Équiterre vise à faciliter la distribution de paniers biologiques dans tout le Québec. Des centaines de producteurs sont visibles sur une carte sur leur site Web ; il est donc très simple de trouver un producteur biologique qui livre proche de chez soi ! Cout d'un panier : à partir de 25 \$.



MAFERME.CA

Ma Ferme est une entreprise qui gère la distribution de produits de ferme dans de nombreuses villes du Québec. Comme pour Équiterre, une carte facilite la recherche d'un producteur qui livre à proximité de chez soi. Cout d'un panier: variable selon les producteurs et les commandes.

LA COOPÉRATIVE LA MAUVE

La Mauve distribue des produits biologiques ou écologiques de plus de 40 producteurs de la rive sud de Québec. Légumes, fruits, viandes, produits secs et transformés; l'offre de La Mauve est très variée. Ils livrent des paniers à une dizaine de lieux à Québec et à Lévis, été comme hiver, et leurs paniers sont personnalisables. Cout d'un panier: de 26 \$ à 43 \$.

LES BIO LOCAUX

Bio Locaux est un regroupement de fermes biologiques membres de la Coopérative pour l'agriculture de proximité écologique. Ils mettent leurs efforts en commun pour livrer des produits frais dans la région de l'agglomération montréalaise et livrent l'été comme l'hiver. Cout d'un panier: de 26 \$ à 43 \$. ■

POUR LES JOINDRE :

CORPO.LUFA.COM
FERMIERDEFAMILLE.COM
MAFERME.CA
LAMAUVE.COM
BIOLOCAUX.COOP

Ariane Beaufery, épouse et mère de deux enfants, est doctorante en aménagement du territoire et développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.



LE TRAVAIL TRANSFIGURÉ

Dans les yeux de Simone Weil

Simone Weil (1909-1943) a porté bien des titres durant sa brève existence. Bien qu'issue de la classe bourgeoise, celle qui a été philosophe, écrivaine, militante pacifiste, et qu'on a qualifiée de mystique, n'a eu de cesse de s'engager corps et âme auprès des plus opprimés de son époque. Déjà, toute petite, se révélait chez elle le désir du don de soi, selon le mot de Gustave Thibon, un ami chez qui elle séjourna comme ouvrière agricole : « Elle est restée [...] l'enfant inflexible qui s'asseyait dans la neige et refusait d'avancer parce que ses parents avaient confié à son frère les bagages les plus lourds. »



A l'école du philosophe Alain, Simone prend rapidement conscience que la vie intellectuelle et l'activité du corps ne vont pas l'une sans l'autre. Durant la période de la Grande Crise et de l'entre-deux-guerres, quand le taux de chômage atteint un sommet, elle verse la quasi-totalité de son salaire aux familles qui en sont affectées, offre des cours gratuits de culture générale aux travailleurs, écrit des lettres aux directeurs d'usine. Elle va même jusqu'à quitter son poste de professeure de philosophie au lycée pour s'exposer à la vie d'ouvrière.

Entre décembre 1934 et 1935, malgré les migraines qui l'assaillent, elle deviendra découpeuse sur presses chez Alsthom, manœuvre chez J.-J. Carnaud et Forges, puis fraiseuse chez Renault. Elle ne sortira pas indemne de cette expérience qui façonnera ses réflexions sur le travail et sur la vie humaine.

SE FROTTER AU RÉEL

Comme philosophe, Simone désire purifier ses illusions sur le réel et abolir les ambiguïtés entre le moi et le monde. Le travail étant ce par quoi l'homme fait l'expérience de la nécessité et se heurte à l'extériorité pure, il deviendra une composante essentielle de sa philosophie.

Pour confronter ses analyses théoriques des enjeux sociaux à la réalité des travailleurs, Simone ne se contente pas de meubler l'arrière-plan d'une usine en tenant à la main un calepin et un stylo. Au contraire, elle plonge les deux pieds dans l'univers de la répétition machinale, sans faire attention aux mises en garde de ses proches sur les risques d'hypothéquer son intelligence :

«[J]e regarde le travail physique comme une purification – mais une purification de l'ordre de la souffrance et de l'humiliation. On trouve

aussi, tout au fond, des instants de joie profonde, nourricière, sans équivalent ailleurs. Pourquoi attacherais-je beaucoup de prix à cette partie de mon intelligence dont n'importe qui, absolument n'importe qui, au moyen de fouets et de chaînes, ou de murs et de verrous, ou d'un morceau de papier couvert de certains signes, peut me priver? Si cette partie est le tout, alors je suis tout entière chose de valeur presque nulle, et pourquoi me ménager? S'il y a autre chose d'irréductible, c'est cela qui a un prix infini. Je vais voir s'il en est ainsi.»

S'EXPATRIER À L'USINE

L'apprentie ouvrière perçoit rapidement l'usine comme un laboratoire où se cristallise le déracinement spirituel de la société. Non pas que l'usine le crée, mais elle en est plutôt la conséquence et contribue à le renforcer. Il faut déjà être déraciné en quelque sorte pour se plier à de telles conditions de travail. Il faut déjà avoir renoncé à la pensée; et ce renoncement doit avoir déjà commencé, en dehors des usines, par l'entremise des institutions culturelles en place.

Dans un univers où les courroies, les bruits métalliques et la froide ferraille prennent toute la place, «où rien ne rappelle la nature, où rien n'est gratuit, où tout est heurt [...], il est presque impossible de ne pas devenir indifférent et brutal comme le système dans lequel on est pris», remarque-t-elle. À l'usine, l'ouvrier n'est pas chez lui. «Aucune intimité ne lie les ouvriers aux lieux et aux objets parmi lesquels leur vie s'épuise, et l'usine fait d'eux, dans leurs propres pays, des étrangers, des exilés, des déracinés.»

La novice qui entre le matin à l'usine avec un numéro pour l'identifier, qui manipule toute la journée des pièces ayant un nom et une fiche descriptive détaillée et dont la relation avec les autres employés y est subordonnée,

est forcée de constater que ce sont les ouvriers qui sont devenus les pièces interchangeables.

Cette dépersonnalisation, cette réduction de l'homme à la machine le plonge dans un sommeil, un avilissement et une lassitude que Simone décrit ainsi :

«Le corps est parfois épuisé, le soir, au sortir de l'usine, mais la pensée l'est toujours, et elle l'est davantage. [...] Combien on aimerait pouvoir déposer son âme, en entrant, avec sa carte de pointage, et la reprendre intacte à la sortie! Mais le contraire se produit. On l'emporte avec soi dans l'usine, où elle souffre; le soir, cet épuisement l'a comme anéantie, et les heures de loisir sont vaines.»

UNE RATIONALITÉ DÉPLACÉE

Un combat cher à Simone Weil était de réconcilier le travail manuel et le travail intellectuel, longtemps considérés comme opposés. Faire son travail en «perdant son âme» est pour elle une conséquence néfaste du taylorisme qui, en visant le meilleur rendement possible, a opéré une séparation entre la rationalité de la tâche à accomplir et son exécution. Ainsi, l'ouvrier d'usine qui ne possède pas la pleine conscience de la finalité des gestes à accomplir est devenu lui-même un rouage dans un processus mécanique. Pour Simone qui pèse le poids des mots par son expérience, la disqualification du travail annonce la fin de la civilisation, rien de moins.

«Le travail libre, dit-elle, implique que chaque travailleur ait lui-même à contrôler, sans se référer à aucune règle extérieure, non seulement l'adaptation de ses efforts avec l'ouvrage à produire, mais encore leur coordination avec les efforts de tous les autres membres de la collectivité [...]. La technique devrait être de nature à mettre

perpétuellement à l'œuvre la réflexion méthodique [...].»

Pour l'auteure, le travail manuel a une résonance sur la vie intellectuelle; d'ailleurs, elle les voit comme intrinsèquement liés. Dans son travail d'ouvrière, elle observe que la moindre erreur, le moindre manque d'attention peuvent produire des conséquences catastrophiques. Combien ne devrait-il pas en être autant, sinon plus, pense-t-elle, des erreurs intellectuelles ou morales, dont les conséquences sont plus dommageables et auxquelles on ne tient pourtant pas rigueur égale?

Mais bien plus encore, l'essence même du travail contient l'appel à un dépassement de soi et pave une voie spirituelle. «Le travail physique consenti est, après la mort consentie, la forme la plus parfaite de la vertu d'obéissance», note l'auteure dans ses cahiers, en nuancant qu'«acceptation» ne veut pas dire «soumission», l'acceptation concernant les «souffrances physiques et morales inévitables dans la mesure précise où elles sont inévitables».

S'ENRACINER AU CIEL

À l'encontre du marxisme ambiant dans bien des milieux ouvriers, la militante conclut qu'aucune révolution sociale ne viendra à bout de cette condition intrinsèque à la nature du travail: la seule vraie révolution sera intérieure.

Mais selon toute apparence, rien ne destine à l'intériorité dans le travail industriel harassant et abrutissant. Devant l'effacement quotidien de toute forme de beauté, comment donc accéder à cette parcelle d'âme qu'on sacrifie à la sueur de son front?

Le travail d'usine a ce caractère unique de ne rien avoir à offrir aux ouvriers pour rassasier leur soif de finalité et de liberté. «Il y a dans le travail des mains, et en général le

travail d'exécution, et le travail proprement dit, un élément irréductible de servitude que même une parfaite équité sociale n'effacerait pas. C'est le fait qu'il est gouverné par la nécessité, non par finalité. On l'exécute à cause d'un besoin, non en vue d'un bien; "parce qu'on a besoin de gagner sa vie", comme disent ceux qui y passent leur existence.»

Contrairement à d'autres formes de travail, le gagne-pain des ouvriers



d'usine ne peut pas leur servir d'idole; les travailleurs doivent trouver leur raison d'être ailleurs. «Pour [eux], il n'y a pas d'écran. Rien ne les sépare de Dieu. Ils n'ont qu'à lever la tête», nous dit celle qui a réussi à rencontrer Dieu dans la condition ouvrière.

Lever la tête vers le Christ. Telle est la vocation de l'ouvrier qui n'a nulle part ailleurs où fixer son regard et n'a guère le choix de porter des fardeaux à longueur de journée. Seul le Christ peut l'aider à supporter la

pesanteur existentielle quotidienne, nous exprime poétiquement Simone Weil: «Dans une balance, un poids considérable et proche du point d'appui peut être soulevé par un poids très faible placé à une très grande distance. D'une manière infiniment différente, mais assez analogue pour servir d'image, quiconque travaille, soulève des fardeaux, manie des leviers doit aussi de son faible corps faire contrepoids à l'univers. Cela est trop lourd, et souvent l'univers fait plier le corps et l'âme sous la lassitude. Le corps du Christ était un poids bien faible, mais par la distance entre la terre et le ciel, il fait contrepoids à l'univers. [...] Celui qui s'accroche au ciel fera facilement contrepoids.»

L'homme, dans sa condition charnelle, est malgré tout fait pour l'éternel, pense celle qui a voulu fonder une spiritualité du travail: «Ce monde où nous sommes tombés existe réellement; nous sommes réellement chair; nous avons été jetés hors de l'éternité; et nous devons réellement traverser le temps, avec peine, minute après minute. Cette peine est notre partage, et la monotonie du travail en est seulement une forme. [...] Mais il n'est pas moins vrai que notre pensée est faite pour dominer le temps, et que cette vocation doit être préservée intacte en tout être humain.»

*

Un jour de 1935, lors d'une procession de femmes de pêcheurs, Simone fut saisie devant la beauté du mystère: «Quelque chose de plus fort que moi m'a obligée, pour la première fois de ma vie, à me mettre à genoux.»

Depuis, elle ne s'est jamais relevée. Elle est restée inclinée devant Celui qui a pris la dernière place, le modèle de sa vie offerte. ■

Pour aller plus loin

Simone Weil, *Œuvres*, Quarto-Gallimard.

Texte : Valérie Laflamme-Caron
valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Photos : Jean Bernier

TISSÉES SERRÉES

LE CERCLE DES FERMÈRES DE BEAUCEVILLE

La réunion mensuelle du Cercle des fermières de Beauceville commence dans l'effervescence. Louise Boucher, présidente, obtient difficilement le silence. L'ordre du jour est chargé : introduction des nouveaux membres, présentation des activités à venir, dégustation de tire d'érable à la pause. Pour lancer la rencontre, François Proulx, séminariste stagiaire à la paroisse, partage une prière qui se termine par ces mots :

Combien de mailles comportera le tricot de ma vie ? Dieu seul le sait. Père, donne-moi le courage de terminer mon tricot afin que tu le trouves digne de l'exposition éternelle.

Un peu plus de cent ans après sa fondation, en 1916, le Cercle des fermières de Beauceville est l'un des plus actifs dans la région. À l'origine, il a été conçu comme un lieu de rencontres pour les femmes rurales qui vivaient isolées les unes des autres. Aujourd'hui, on y apprend le tissage, le tricot, la couture. On y trouve une jeune relève fière de participer à la transmission d'un héritage qui va au-delà du travail manuel.



ACCUEIL ET SORORITÉ

L'accueil inconditionnel de l'autre marque le succès de ce cercle de femmes. Plusieurs d'entre elles y sont arrivées par hasard. Céline Nadeau, doyenne, se rappelle son intégration au groupe, au début des années 1980 :

«Je n'étais pas habituée à sortir de la maison. Toutes les rencontres que j'ai faites jusqu'à maintenant m'ont apporté un bien-être incroyable. Les femmes que je voyais étaient aimables. Elles aussi avaient des enfants. C'étaient des femmes laborieuses, qui s'efforçaient de faire quelque chose de beau. Elles se dépêchaient de faire leur catalogue parce qu'elles avaient encore de l'ouvrage à la maison.

«Pour être une bonne fermière, il faut être souple et savoir accueillir toutes les femmes qui se présentent, même si des fois y a une figure qu'on aime moins. Juger, c'est pas ça notre job. Il faut passer par-dessus et aller chercher la qualité qu'elle a.»

Lorraine Poulin, qui voulait apprendre à tisser, ne connaissait aucune fermière. Il y a trente-trois ans, elle s'est présentée à une réunion et a demandé à rejoindre le Cercle :

«Au début, j'étais très gênée. J'ai dû apprendre à faire confiance à certaines fermières. Ça a fini par donner quelque chose. Un jour, j'ai réalisé que j'étais capable de faire une courtepoinette. La confiance, c'est très important pour pouvoir apprendre.»

La relation d'apprentissage est la courroie de transmission de ces savoirs artisanaux. La patience est nécessaire de part et d'autre au succès de cette entreprise.

PATIENCE ET HUMILITÉ

Après avoir bénéficié des enseignements des Fermières, Lorraine transmet maintenant ce qu'elle a appris :

«Il ne faut pas compter son temps et avoir le sourire. Être capable de rire quand on se trompe pour pouvoir se reprendre. Si, en enseignant, on se néglige, et que l'autre se néglige encore, que tout le monde se néglige l'une après l'autre, qu'est-ce que ça va donner en fin de compte? Admettons qu'au tricot tu as mal fait tes points et que tu ne vois pas ton erreur. Je ne vais pas te dire que tu travailles mal, mais je peux rire en disant que tu as créé un nouveau look. Si les autres ne disent rien



Doris Asselin



Louise Boucher et H el eine Longchamps





LE TRAVAIL PARTAGÉ FAVORISE LA CRÉATION DE LIENS QUI VONT AU-DELÀ DE L'ARTISANAT.

PHOTOREPORTAGE

« quand tu fais une erreur, si elles te laissent aller, tu ne vas jamais pouvoir t'améliorer. T'iras pas ben ben loin. »

Juliette Veilleux (page 29), dix-sept ans, concède que cette posture d'apprentie est exigeante à tenir. Elle a été initiée au tissage par son arrière-grand-mère et se consacre maintenant à la broderie :

« Ça prend de la persévérance. Faut pas avoir peur de demander de l'aide parce que, souvent, ça ne fonctionnera pas. Dans ce temps-là, l'orgueil embarque et il ne faut pas que tu le laisses l'emporter. Il faut demander de l'aide parce que, sinon, ça n'avancera pas. Si tu veux que ton ouvrage soit beau et que tu l'aimes pendant plusieurs années, il faut accepter d'être critiquée. Ça prend de l'humilité! »

Doris Asselin est responsable d'un métier à tisser. Quand les femmes ont des difficultés, elles peuvent lui téléphoner pour lui demander conseil.

« On m'appelle parfois le samedi ou le dimanche matin. Je viens aider, ça ne me dérange pas du tout! Quand tu as donné ton nom pour aider, tu sais que tu vas être appelée. Il y a une dame qui a des problèmes cognitifs, ce qui lui pose plusieurs défis. Elle m'appelle au moins deux fois par semaine. Je lui répète les mêmes choses. Ça l'aide et elle est contente. C'est ça, de l'entraide. Moi, j'adore ça! »

Le travail partagé favorise la création de liens qui vont au-delà de l'artisanat. Céline Nadeau profite de ces rencontres pour prendre des nouvelles de celles qui sont devenues plus que des amies :

« Je les connais toutes par leur nom. Elles sont comme des sœurs, je ne peux pas les oublier. Quand je les vois, je prends des nouvelles, je m'intéresse. Si une est dans la tristesse de sa maladie ou vit un deuil, on pleure avec elle. C'est plus fort que nous. Quand je fais mon chapelet, je dis la première dizaine pour les fermières. Je sais quelles sont celles qui ont des problèmes. Je demande au Sacré-Cœur de les aider. »



Lorraine Poulin

LE SENS DU TRAVAIL

Toutes les fermières rencontrées s'entendent pour dire que le produit de leur artisanat est incomparable par rapport à ce qui se trouve dans les grands magasins. Le temps et l'amour consacrés au travail participent à la création d'œuvres qui n'ont pas de prix.

Pour Héleine Longchamps, le tissage agit comme un exutoire. Même si elle travaille pour d'autres, elle y met tout son cœur :

«Quand j'embarque sur le métier, je ne vois plus le temps passer. La vie va tellement vite. En tissant, en tricotant ou en brodant, tu ne peux pas te presser. Tu prends ton temps et tu en profites. Quand je vois l'ouvrage finir, je suis presque déçue que ça achève. Quand je viens ici, je ne suis plus une mère ni une épouse. Je suis une tisseuse. Je me concentre sur ça et ça me fait du bien. Je le prends comme un accomplissement personnel. J'ai tissé deux jetés pour mes filleuls à Noël. C'est ma réalisation, un petit morceau d'héritage, une partie de moi qui va leur rester.»

Lorraine Poulin voit les arts textiles comme une manière de contribuer à la vie familiale et collective :

«C'est important d'arrêter de se fier à tout ce qui est prêt. Un jour ou l'autre, il faut sortir ses mains et travailler. Quand les gens reçoivent ce qu'on leur a fait, ils savent qu'il y a de l'amour dedans. J'irais jusqu'à dire que les enfants dorment mieux avec nos couvertures. J'en ai donné à des jeunes qui sont aujourd'hui adolescents. Il ne faut pas toucher à leur doudou ! Ma mère, à 92 ans, crochait encore. La semaine avant qu'elle décède, elle a fait un trousseau de baptême pour ma fille qui venait d'avoir un bébé. Les personnes âgées qui n'ont jamais rien fait dépriment dans les centres d'accueil. Il manque un sens à leur vie.»

Quand elle a moins de temps pour prier, elle en profite pour le faire devant sa machine à coudre : «Je demande à Dieu de pardonner à quelqu'un chaque fois que mon aiguille pique le tissu.»

Ainsi, comme le rappelle Doris Asselin, c'est l'amour des autres plus que l'agilité et la patience qui permettent de venir à bout du travail.

«Il faut absolument aimer le monde. Quand tu fais quelque chose qui est destiné à quelqu'un d'autre, si tu n'apprécies pas la personne, le travail est pénible à faire ! Et quand tu as fini ton morceau, tu as fait quelque chose d'utile pour quelqu'un d'autre. Dans la vie, on ne peut



pas s'attendre à juste recevoir. Il faut être capable de donner aussi.»

Au fil des années, les Fermières de Beauceville ont contribué à plusieurs œuvres : elles ont tricoté pour des enfants de centres d'accueil, ont confectionné des courtepointes au profit de diverses fondations, assurent une présence dans les activités organisées par la ville, par exemple à la semaine de relâche. Récemment, elles ont même confectionné un drapeau à l'effigie de Marie-Philip Poulin, une hockeuse locale médaillée aux Jeux olympiques de Pyeongchang.

LA LIBERTÉ DANS LE CADRE

Quand elles commencent un ouvrage, les fermières doivent suivre un patron. Les manœuvres à exécuter pour arriver au résultat voulu sont complexes. De prime abord, aucune place n'est laissée à l'improvisation. C'est tout de même la rigidité de ce cadre qui permet à chacune de laisser aller sa créativité. Doris Asselin ne s'étonne plus de voir comment un seul modèle peut donner tant de résultats différents :

«Présentement, comme on a fait des tapis indiens, les métiers sont tous montés pareillement. Même si on a

pris les mêmes modèles, nos tapis sont tous distincts. On prend les mêmes patrons, mais on ne les fait pas de la même façon. Les couleurs changent, les motifs aussi. Le mien est tissé en bleu, celui-là est tissé en rouge.»

Lorraine Poulin insiste :

«En voyant le morceau, on sait qui l'a fait. On est toutes différentes, mais on a chacune notre beauté. Chacune y va avec ses idées à elle. Certaines y vont avec du gris pâle, du rouge ou du vert. Si tu es stressée, c'est la force de frappe ou les tensions qui vont différer. C'est ce qui fait que chaque morceau est unique.»

LA RECHERCHE DE LA PERFECTION

Par les arts textiles, Céline Nadeau est consciente de participer à une œuvre qui la dépasse.

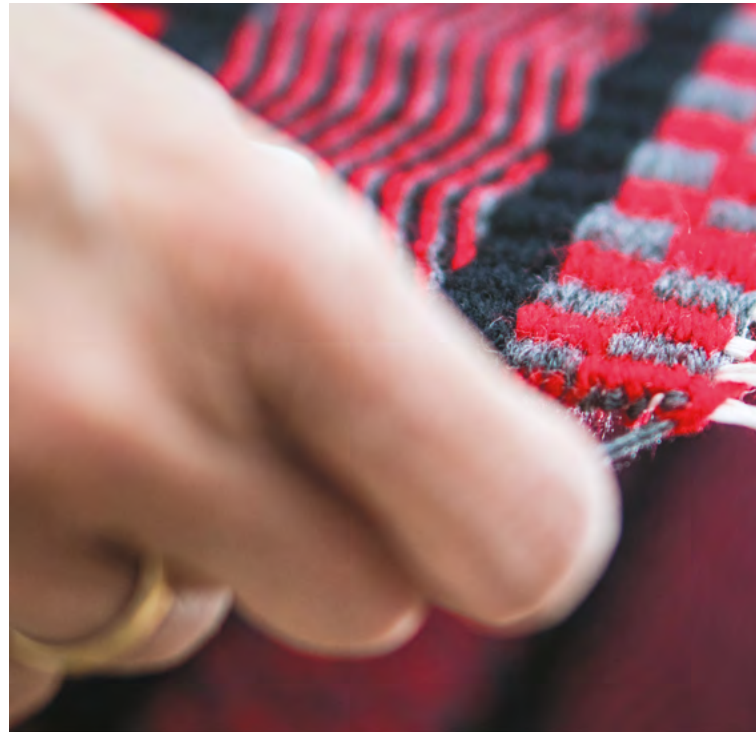
«Regarde tout autour. C'est de la beauté. Il ne faut pas laisser mourir ça, ces affaires-là. Hier, j'écoutais de belles symphonies à Radio-Canada, jouées par un orchestre. C'était tellement beau! Pour que l'orchestre continue à jouer, ça prend de la relève. De nouvelles personnes qui vont apprendre à jouer de la harpe, du violon, du piano. Le Cercle des fermières, c'est pareil.»

Cette recherche constante de la beauté et de la perfection peut être difficile à porter. Les artisanes ont acquis, par expérience, une sagesse qu'elles imprègnent dans leurs courtepointes. Lorraine Poulin évoque cette tradition héritée des aïeules :

«Quand nos grands-mères confectionnaient des courtepointes, elles faisaient exprès de couper un morceau un peu croche. Elles le plaçaient à un endroit visible pour rappeler ce principe : dans la vie, seul Dieu est parfait. Ça me rassure. Si je fais une erreur, que ça balance un peu moins ou qu'il y a un petit pli quelque part, je me dis que c'est normal.»

La réunion des Fermières se termine dans une ambiance bon enfant. En acceptant le rôle de présidence, Louise Boucher s'était donné pour mandat de créer un climat où la foi peut être nommée et partagée, dans le respect de toutes et de chacune. Elle y est arrivée : par leurs paroles et leurs gestes, sans jamais faire de sermon, les Fermières témoignent de ce qui les habite. ■

Valérie Laflamme-Caron est une jeune femme dynamique formée en anthropologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain à travers un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.







Le Charpentier de Nazareth

Lorsque Jésus enseigne avec autorité dans les synagogues, on s'étonne et on lui rappelle son état civil: «N'est-ce pas là le fils de Joseph?» (Lc 4,22). Ce Joseph, on le connaît bien, c'est l'humble artisan de Nazareth, l'époux de Marie. Matthieu est encore plus explicite, il précise le métier de Joseph: «D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles? N'est-il pas le fils du charpentier?» (Mt 13,54-55).

LE FILS DU CHARPENTIER

Ce mot «charpentier» désigne toutes sortes d'ouvriers travaillant le bois. Le bois est primordial dans la vie de tous les jours. Être charpentier à cette époque, c'est façonner les instruments de la culture, les coffres des ménages, construire des toits. Joseph est l'ouvrier du village auquel on recourt pour solidifier une charpente, redresser un mur, placer une porte, fabriquer un meuble, construire un berceau, confectionner et réparer des outils comme

les sarcloirs, les râpeaux, les escabeaux, les ustensiles de ménage, les jougs.

Joseph est un artisan qui a certainement transmis son modeste métier à son fils, selon les coutumes de l'époque, comme un maître à son apprenti. Grâce à l'atelier de Joseph, le travail prend ainsi une grande valeur, puisque Jésus lui a consacré beaucoup de temps. L'obscur labeur quotidien est devenu une œuvre d'épanouissement, de rédemption et de sanctification. Comme le dit si bien saint Paul: «Tout ce que vous faites: manger, boire, ou n'importe quoi d'autre, faites-le pour la gloire de Dieu» (1 Co 10,31).

L'HOMME DU TRAVAIL BIEN FAIT

Le travail manuel chez les Juifs est un moyen de gagner son pain et une occasion d'être béni par Dieu. Joseph est l'homme du travail bien fait. Il est fier de ce qu'il accomplit;

il n'a pas à rougir de son tablier de cuir. Il manie avec dextérité la hache et la scie, le marteau et la varlope. Il trouve son bonheur dans la relation qu'il entretient avec Jésus et Marie, avec les gens de son village. Ses gestes de charpentier révèlent une vie intérieure intense. Action et contemplation s'unifient dans sa vie vouée au service des autres. Il montre à son fils la noblesse du travail manuel, la primauté de l'amour et de Dieu en toutes choses. «Si le Seigneur ne bâtit la maison, les bâtisseurs travaillent en vain» (Ps 126 [127],1).

Si en de nombreux pays on célèbre le 1^{er} mai la fête des travailleurs, les catholiques font mémoire du charpentier Joseph. Ils rappellent la noblesse et les richesses du travail, malgré les injustices que nous rencontrons trop souvent sur les lieux de travail. Et quel drame lorsque des hommes et des femmes perdent leur emploi !

C'est surtout à partir du 20^e siècle que l'Église présente saint Joseph comme le modèle des ouvriers et des travailleurs. La prière d'ouverture de la messe de saint Joseph artisan situe le travail comme une collaboration à l'œuvre du Créateur : «Dieu, créateur de l'univers, tu veux que l'homme, par son travail, te rende gloire en continuant ton œuvre ; permets, en ta bonté, qu'à l'exemple de saint Joseph et sous sa protection, nous accomplissions les tâches que tu nous donnes et recevions la joie promise au bon serviteur.»

TRAVAIL ET PRIÈRE

La vie de Joseph, comme celle de la Sainte Famille, est d'abord cachée en Dieu. Jésus, Marie et Joseph mènent une vie très simple à Nazareth en effectuant avec amour les petites choses du quotidien. Plusieurs des paraboles de Jésus sont probablement inspirées de sa vie à Nazareth. Lorsqu'il parle de semailles et de moissons, du bon grain et de l'ivraie, du figuier sans figes, des ouvriers de la vigne, du bon Samaritain, il a peut-être d'abord vu ces réalités dans son village.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette vie cachée à Nazareth où, en voyant agir ses parents, Jésus apprend l'accueil de l'autre, le don de soi, le souci des pauvres, la solidarité envers les exclus. Mieux vaut garder le silence, comme Joseph l'a si bien fait, un silence d'humilité et d'émerveillement, un silence d'écoute et d'accueil. Paul Claudel écrivait : «Saint Joseph est silencieux comme la terre à l'heure de la rosée.» C'est l'homme des lentes germinations intérieures.

Le silence de Joseph est intérieur ; il est communion au mystère. Il fallait que cet homme ait une vie intérieure très riche pour écouter les anges, habiter ses silences,

laisser la place à Marie, vivre la chasteté avec elle, partager son intimité au-delà de la reproduction biologique, demeurer dans une attention amoureuse à Dieu.

L'amour paternel de Joseph a influé sur son fils, et l'amour filial de celui-ci a reflué vers son père. Ils ont vécu une relation singulière qui ressemble beaucoup à la vie d'oraison, appelée aussi prière contemplative, qui est un cœur à cœur amoureux fait de silence et d'écoute, un entretien intime où l'on se sait aimé par Dieu, même si l'on ressent assez souvent de la sécheresse.

Saint Ignace de Loyola disait qu'il fallait trouver Dieu en toutes choses. Or, nous le trouvons dans notre vie de tous les jours, surtout dans le travail quotidien, qu'il soit manuel ou intellectuel.

Lorsque nous travaillons de nos mains, à l'usine ou à la maison, nous pouvons faire taire notre brouhaha intérieur et écouter ce qui parle en nous. Le travail répétitif peut devenir un temps de prière. Tout en travaillant, notre pensée est libre de s'élever vers le Seigneur pour le louer, se rappeler sa Parole, reprendre une formule de prière qui occupe notre cœur, un verset d'un psaume. C'est probablement ce que faisait Joseph. Nous communions ainsi à la vie de l'Esprit qui est en travail d'enfantement au cœur du monde.

Saint Joseph, tu t'es voué à ta famille de Nazareth dans les journées ordinaires de ta vie de charpentier. Ta prière fut une offrande de tout ton être à Marie, un partage de ton travail et de tes talents à Jésus. Donne-nous un grand amour de la Mère et de l'Enfant tout au long de notre pèlerinage de foi. ■

Ce texte s'inspire de mon livre *Saint Joseph, homme de foi*, Médiaspaul, 2012. Voir également sur saint Joseph : *Les saints, ces fous admirables*, Novalis, 2018, p. 93-96.

Derniers livres de **Jacques Gauthier** : *Un souffle de fin silence* (Noroît) ; *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance) ; *Prier en couple et en famille* (Parole et Silence) ; *Saint Jean de la Croix* (Presses de la Renaissance) ; *Saint Bernard de Clairvaux* (Presses de la Renaissance). *Henri Caffarel, maître d'oraison* (Cerf) ; *Les saints, ces fous admirables* (Novalis). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue : jacquesgauthier.com.

Pierre Leclerc
pierre.leclerc@le-verbe.com



COCRÉATION ASSISTÉE

Travail à temps partiel ou à temps plein, à la chaîne, autonome ou à domicile, créatif ou pénible, le travail fait partie de la condition humaine.

Facteur de réalisation de soi, d'insertion dans la société et de participation à la transformation du monde, il permet d'acquérir l'autonomie nécessaire pour vivre et pour maintenir une famille.

Le travail est à la source de l'économie et, en tant qu'expression même de l'humanité, il doit en toutes circonstances être organisé de telle sorte que soit affirmée la primauté de la personne sur les choses et les services produits ainsi que sur tout le système économique dans lequel il est inséré.

À l'ère de la surconsommation de masse et de la robotisation croissante des processus de production conditionnés par les nouvelles exigences de la mondialisation économique, beaucoup limitent le travail humain à un moyen de «gagner sa vie», c'est-à-dire de l'argent afin de pouvoir accéder à des biens et services.

Quels sont le but et la valeur du travail? Peut-on penser qu'il y a une dignité inhérente au travail malgré sa «pénibilité»? Quel est le sens chrétien du travail?

PROMOUVOIR LA VIE

L'Église voit dans le travail une dimension fondamentale de l'existence de l'être humain sur la terre (*Laborem exercens*, 1). Elle trouve dans les premiers chapitres du livre de la Genèse les sources de cette conviction.

En tant que créature spirituelle, image de Dieu appelée à une véritable participation à la vie divine, l'homme a pour mission de rendre plus significative son œuvre dans

le monde. C'est le sens profond de sa mission terrestre et de sa vocation de «dominer et de soumettre la terre» (Gn 1,26), à l'instar d'un gérant administrant des biens au nom de son propriétaire.

Selon le récit de la Genèse, l'homme est une créature placée dans la nature comme la nature est dans lui. Mais sa place y est particulière. L'Ancien Testament considère en effet que Dieu, tout en continuant à œuvrer lui-même providentiellement dans sa création selon un dessein de salut, façonna la créature humaine de telle sorte qu'elle le représente et qu'elle assure sa présence active dans le monde.

Dieu crée «à partir de rien». Dans un sens analogique, sa créature «créée» plutôt à partir de ce que Dieu lui confie. Cela implique une délégation de pouvoir. Car la création, non achevée et en travail d'enfantement, chemine vers sa pleine perfection. La tâche de l'homme consiste à promouvoir la vie sous toutes ses formes pour faire advenir cette perfection.

Dieu s'adjoint l'humanité pour travailler à ses côtés.

Cette alliance fait de chaque homme et de chaque femme des cocréateurs associés ou assistés par Dieu afin de régenter la terre. Cette tâche est constitutive de la nature humaine. Le devenir de l'espèce humaine dépend de l'accomplissement de cette merveilleuse vocation.



« AUCUNE RACE NE PEUT PROSPÉRER SI ELLE N'APPREND QU'IL Y A AUTANT DE DIGNITÉ À CULTIVER SON CHAMP QU'À COMPOSER UN POÈME. »

– George Washington



« SI NOTRE TRAVAIL EST OFFERT AU SEIGNEUR, HUMBLEMENT ET JOYEUSEMENT,
IL PREND VALEUR D'ÉTERNITÉ. »

– *Henri Rollet*

L'homme réalise cette tâche essentiellement par le travail, vu comme une contribution inventive à l'histoire de la vie et qui consiste à développer les capacités de créativité se trouvant en lui pour communiquer des biens, selon une destination universelle.

Qu'il fasse avancer les recherches du génie génétique, explore les espaces de l'Univers, découvre un vaccin, soulage un mourant, éduque un enfant ou soigne un vieillard, taille sa vigne, compose une symphonie ou un poème d'amour, il vit l'essentiel de sa vocation humaine : promouvoir la vie en communion avec l'énergie créatrice, l'Esprit Saint, le Souffle, sans cesse à l'œuvre.

SENS OBJECTIF DU TRAVAIL

Le travail humain peut être considéré selon deux points de vue : objectif et subjectif.

Le premier but du travail est objectif, c'est-à-dire qu'il est extérieur à l'homme lui-même. Ce but consiste à achever et à perfectionner la Création en faisant porter à la terre son fruit, en domestiquant les animaux et en extrayant de la mer et de la terre les ressources naturelles nécessaires à la vie.

Dans ce prolongement de l'acte créateur, on perçoit l'aspect éminemment social et technique du travail,

considéré d'abord comme un service pour le bien d'autrui. Il sert à quelque chose, à des êtres, au bien des autres. On retrouve ainsi tous les secteurs de notre vie économique.

L'intelligence humaine, mise au service de notre mission d'intendance, fait alors de la technique une alliée indubitablement précieuse, explique saint Jean-Paul II: «Elle facilite le travail, le perfectionne, l'accélère et le multiplie. Elle favorise l'augmentation de la quantité des produits du travail, et elle perfectionne la qualité de beaucoup d'entre eux» (*Laborem exercens*, 5).

Toutefois, insiste-t-il, «[...] cette alliée peut aussi se transformer en quasi-adversaire de l'homme, par exemple lorsque la mécanisation du travail "supplante" l'homme en lui ôtant toute satisfaction personnelle et toute incitation à la créativité et à la responsabilité, lorsqu'elle supprime l'emploi ou lorsque, par l'exaltation de la machine, elle réduit l'homme à en être l'esclave» (*Laborem exercens*, 5).

SENS SUBJECTIF DU TRAVAIL

Par son travail, l'homme se parfait en même temps qu'il parfait la création. Le but du travail est l'homme lui-même, et il a une valeur éthique. Le travail est «pour l'homme» et non l'homme «pour le travail», car la personne fait la dignité du travail.

Le deuxième point de vue est ce que l'on pourrait alors appeler l'aspect «subjectif» du travail, car on considère le travail du point de vue du sujet qui l'accomplit. «[L]e fondement permettant de déterminer la valeur du travail humain n'est pas avant tout le genre de travail que l'on accomplit, mais le fait que celui qui l'exécute est une personne» (*Laborem exercens*, 6).

Le travail, comme toute activité humaine, doit d'abord faire grandir le sujet pris dans sa globalité, corps et âme, en satisfaisant ses besoins fondamentaux (reconnaissance, appartenance à un groupe, communiquer, relations aux autres, etc.).

Considérer comme vertu l'ardeur au travail, rechercher et favoriser toutes les autres vertus que le travail peut aider à acquérir (patience, persévérance, souci de la vérité, de la justice et du travail bien fait) peuvent être autant de bonnes façons de vivre dans le projet créateur.

L'organisation du travail, la technique et les systèmes économiques doivent conséquemment servir l'homme et non l'asservir. Tout travail qui rabaisse au lieu d'élever en dignité (par exemple la prostitution, le travail forcé ou celui des enfants) doit être condamné et éliminé.

«Le but du travail, de tout travail – fût-ce le plus humble service, rappelle saint Jean-Paul II, le travail le plus monotone selon l'échelle commune d'évaluation, voire le plus marginalisant –, reste toujours l'homme lui-même» (*Laborem exercens*, 6). Autrement dit, le travail accompli par un éboueur, un balayeur de rues, une domestique, un paysan ou un travailleur à la chaîne vaut autant que celui effectué par un ingénieur nucléaire, un astrophysicien ou un virtuose de piano.

PEINE ET RÉDEMPTION

Le travail humain s'effectue dans l'effort, la peine et la souffrance, physique ou intellectuelle. Depuis la rupture de la relation originelle entre Dieu et l'humanité, l'ordre harmonieux de la création a été bouleversé: «Maudit soit le sol à cause de toi. À force de peine, tu en tireras subsistance» (Gn 3,17). Le travail a lui aussi été atteint: «À la sueur de ton visage tu mangeras ton pain» (Gn 3,19).

À la suite du péché originel, Dieu a utilisé un «plan B». Il n'a pas enlevé à l'homme sa vocation originelle au travail lui permettant d'assumer son statut de responsable de la création, mais il lui a promis un rédempteur.

Dans sa miséricorde infinie, Dieu valorise la pénibilité du travail et la transforme en moyen de rachat. En unissant au Christ crucifié et ressuscité notre fatigue et nos souffrances dues au travail, celles-ci deviennent moyens de rédemption. Le Christ permet, après avoir tout racheté par sa Croix, que notre travail devienne ainsi occasion de croissance en sainteté.

En résumé, dans une perspective chrétienne, il faut envisager le travail sous deux angles unis mais distincts: 1) le travail a une place privilégiée dans la réalisation du plan de Dieu par l'achèvement de la création, une réalisation éminente de la communication universelle des biens, le perfectionnement et l'achèvement de l'homme lui-même, et 2) l'homme participe à la rédemption du Christ par l'offrande de la peine liée au travail. ■

Pour aller plus loin :

Lettre encyclique *Laborem exercens* [Sur le travail humain], saint Jean-Paul II, 1981.

Compendium de la Doctrine sociale de l'Église, sixième chapitre : «Le travail humain».

Ex-président du Comité des programmes d'éducation au Conseil national de l'organisme Développement et Paix, **Pierre Leclerc** a aussi effectué un stage pour étudier le projet Économie de Communion du mouvement des Focolari, dans quatre pays en Europe. Il offre les enseignements du Parcours Zachée, la doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne à tous groupes intéressés.

Jean-Philippe Trottier
jean-philippe.trottier@le-verbe.com
Illustration : Caroline Dostie

LA NOBLESSE DU MÉTIER

Le travail manuel n'a pas la cote, celui-ci étant associé à des conditions salariales moindres et à un statut social inférieur. Il suffit de voir la réticence de nombreux parents d'élèves à la perspective que leur enfant d'une intelligence abstraite moyenne s'engage dans une filière technique.

Or, le métier comporte une forte composante manuelle, bien plus qu'une carrière ou qu'une profession. Le philosophe Jean-Philippe Trottier nous propose ici une réflexion où il exalte la noblesse du travail manuel.





Il est rare, de nos jours, que l'on se définisse par son métier. Les formulaires d'identification s'intéressent davantage à notre état civil (célibataire, marié, etc.) ou professionnel (travailleur, employé, chômeur, cadre, travailleur autonome, etc.). On évoque certes l'emploi, mais il désigne avant tout une action ou un usage.

L'homme moderne est donc plus considéré comme faisant partie d'une machine administrative ou économique, sauf les quelques fois où il va voter, auquel cas il est un acteur politique.

LE MÉTIER

La main serait-elle moins noble que le cerveau, le concret moins glorieux que l'abstrait ?

Écartons l'idée de profession et attardons-nous donc à la très belle notion de métier. L'étymologie le fait dériver du latin *ministerium*, qui aura ultérieurement donné *menestier*, *mistier*, puis enfin *mestier*. Le ministère et le métier sont donc apparentés et contiennent en eux l'idée de service, d'exécution. À la racine « mini » (petit) répond « magi », qui aura donné « magistère », terme qui désigne l'autorité. Ainsi peut-on regrouper, d'un côté, des termes comme magistrat, magistral, maître, magnifier et, de l'autre, minime, miniature, administrer, ménestrel ou encore... minestrone. Si l'Église, par son magistère et son ministère, est corps du Christ, elle en est aussi le métier, le labeur, l'incarnation.

Le métier, c'est donc plus que la profession et que le salaire ou le statut social qui l'accompagnent.

Si c'est un service au sens à la fois banal et noble du terme, c'est aussi une fonction au sein d'un tout, une cité par exemple. Cette cité a besoin d'artisans, de producteurs, de commerçants, de cultivateurs, de guerriers, de prêtres, d'un roi, chacun exerçant son ministère, sa fonction ou sa vocation (*Berufung*, en allemand, qui est en lien direct avec *Beruf*, métier, selon Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*). Dans une cité, chacun est ainsi le ministre d'autrui et ne peut se réaliser que dans la mesure où son concitoyen – son prochain, en langage chrétien – se réalise lui aussi.

On ne peut pas séparer l'idée de métier de son déploiement manuel. La remarque vaut encore plus si l'on se rapporte au temps de Jésus. Même les intellectuels de l'époque réfléchissaient, invoquaient et écrivaient par le corps, à travers notamment ses agents les plus symboliques, la bouche et la main. À fortiori les prêtres, le judaïsme et l'hébreu biblique étant on ne peut plus concrets.

Qui plus est, Dieu parle par des signes qui ne peuvent qu'être tangibles (événements, songes). Voici donc de quoi réhabiliter ce que notre modernité a évacué, l'idée que la matière et le corps ne sont pas qu'inertie, sous-produit, dégradation. Car sans le corps ou la matière, qui sont les véhicules des songes et des événements, comment Dieu se signifierait-il aux hommes? Il faut un métier. En ce sens, la fonction de prophète constitue peut-être le métier le plus difficile, mais le plus noble et fécond qui soit.

LA MUSIQUE

J'ai beaucoup joué du piano lorsque j'étais plus jeune. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris à quel point la musique est une activité qui illustre à merveille l'idée que Dieu parle par ses prophètes. Ici, l'inspiration se fait homme pour toucher les auditeurs.

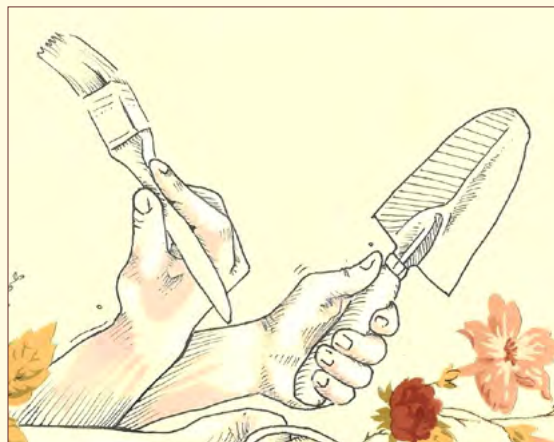
Or, le prophète est un interprète, comme on disait de Mercure qu'il était le *divum interpres*, le messager des dieux. Comme le musicien. Mais pour interpréter, il faut plusieurs choses.

Il faut tout d'abord un instrument: une cithare, une lyre, la voix ou, en l'occurrence, un piano. C'est par eux que le son est produit.

Il faut aussi quelqu'un qui sache jouer de cet instrument: le musicien. On ne naît pas musicien, on le devient en faisant ses gammes, en apprenant le solfège, l'harmonie, l'histoire de la musique. L'apprentissage est nécessaire; c'est par lui que le métier entre dans le corps, comme on dit familièrement. Le métier entre par les courbatures, par la douleur.

Il faut, en troisième lieu, un langage, faute de quoi on se retrouverait à taper indistinctement sur un clavier. Le langage, c'est la façon d'agencer des notes afin qu'elles deviennent organisées et intelligibles. C'est un cérémonial qui tire sa couleur et sa logique d'une histoire, d'une évolution et des différents lieux où il s'incarne. Un langage n'est pas que convention, il se réfère surtout à une racine vivifiante qu'on appelle tradition (étymologiquement, ce que l'on tire d'une origine ou d'une source).

Nous sommes donc en présence de trois aspects qui composent le métier: l'instrument qui définit le métier, l'instrumentiste qui donne vie à cet instrument, et le langage par lequel l'instrumentiste organise et signifie cette vie.



L'INTERPRÈTE COMME MÉDIATEUR

Le mot le dit bien : l'interprète est un intermédiaire entre un texte mort, la partition, et un auditeur, tout comme le juif orthodoxe est un interprète de la Torah qu'il « manduque » (mâche) et à laquelle il donne vie momentanément. Dans le cas du pianiste, ce n'est pas la bouche qui sert de courroie de transmission ou de révélateur, mais la main et tout ce qui lui est relié : doigts, bras, torse, corps.

La question se pose alors : comment un amas de bois, d'ivoire et de cordes (le piano), de tendons, de muscles, d'os et de chair (le musicien), d'encre et de papier (la partition), de notes, de nuances et de rythmes (le langage) peut-il signifier l'ineffable ? Autrement dit – et pour résumer de façon lapidaire le propos général –, qu'est-ce qui fait du métier ce maillon essentiel entre l'esprit et l'homme, et non seulement une occupation productive ?

Les mêmes réalités qui président au métier et au ministère nous fournissent un élément de réponse. Dans un cas comme dans l'autre, il y a transsubstantiation. *In persona Christi* dans le cas du ministre, du prêtre ; *in persona musae* dans celui du musicien. L'eucharistie et le concert sont du même ordre. Si l'offrande est humaine (fruit du travail des hommes), la sanctification est divine. Si le solfège, les gammes, le style, la technique, le bois et les cordes sont de la chair, au sens presque paulinien du terme, l'inspiration est d'Euterpe, muse de la musique.

Mais la tâche humaine suppose un travail, c'est-à-dire un long processus d'apprentissage, d'apprivoisement du matériau de base par le corps, l'intellect et l'âme. L'homme ne devient de métier que lorsqu'il a fait de la résistance de ce matériau un tremplin pour exprimer le beau. La main est sans doute le plus merveilleux tremplin, car, de gamme en gamme, de fatigue en fatigue, de douleur en douleur, le musicien transfigure ce membre pour en faire l'alliance qui unit les réalités mortes et l'ineffable, comme la cathédrale marie la pierre et Dieu. Ce n'est du reste pas un hasard si Auguste Rodin a réalisé une sculpture représentant deux mains pivotant l'une sur l'autre et l'a intitulée *La cathédrale*.

Apprivoiser la résistance du matériau, c'est aussi amadouer l'homme, l'interprète. Car, au face-à-face qui oppose le moi de l'interprète et la matière inerte, se substituent lentement, à force de labeur et de peine, les épousailles entre deux dépossessions : ce n'est plus le musicien qui

joue ni l'instrument qui vibre, ce n'est qu'un couple devenu un et à travers qui la muse (ou Dieu) passe, sans que l'on sache d'où elle vient ni où elle va.

Le prophète éprouve, pour sa part et peut-être plus que tous, la résistance du monde (Jérémie) et la sienne propre (Jonas). Il n'accomplit pas la besogne divine, il est l'artisan de Dieu. Son apprentissage, extrême, va jusqu'à subir la lapidation.

L'ÉGLISE, ŒUVRE DE DIEU

Si l'on revient aux premiers paragraphes, on saisit à quel point la définition actuelle du travail est pauvre et aliénante.

À l'abstraction et à la finalité purement matérielle des tâches, et à la complexité de l'organisation du travail, qui est le lot de la production et de la transmission de masse, correspond un morcellement du labeur de l'homme. Il ne voit tout simplement plus la raison ni le résultat de ce qu'il fait, et sa dignité s'en trouve entravée et aplatie.

Pour le travailleur, elle se résume en définitive aux conditions salariales ou à l'aménagement de ses loisirs. La main n'est plus un tremplin vers Dieu. Elle n'est plus que l'ultime rempart qui empêche l'homme d'être rejeté du social.

On ne peut contempler un salarié, quel que soit son revenu, qui travaille dans une compagnie. Et un organisme n'offrira jamais un cadre pour une cérémonie. En revanche, on peut assister à un concert sans trop savoir de quoi il retourne, de même qu'on peut être présent à une messe sans en comprendre la mécanique ni la symbolique qui lui servent de support. Il suffit, comme avec l'artisan, d'assister, à travers la rencontre entre l'esprit et la matière, à l'émergence d'une œuvre qui participe d'une totalité parlante.

Pour un chrétien, cette œuvre, c'est l'Église avec ses différents « métiers », ses différents ministères. ■

Jean-Philippe Trottier est diplômé de la Sorbonne en philosophie ainsi que de l'Université McGill et du Conservatoire de Montréal en musique. Auteur de trois essais, dont *La profondeur divine de l'existence* (préfacé par Charles Taylor) est le plus récent, il est aussi animateur et chef d'antenne à Radio VM.



La paix du paysan

L'Angeles (1859) de Jean-François Millet

Le 19^e siècle français en peinture a été celui des grands chamboulements : les artistes se détachent de plus en plus des normes de l'Académie ; la peinture d'histoire, jadis prestigieuse, vit ses dernières heures, tout comme la peinture religieuse, dont la sécularisation de la société et l'affirmation des idéaux de la modernité sonneront le glas.

Ce siècle a aussi été celui où les artistes commencent à sortir à l'extérieur pour peindre, principalement grâce à l'invention de la peinture en tube, qui leur a permis de ne plus être limités par les quatre murs de leur atelier.

Enfin, le 19^e siècle a été celui de la pénétration en France de la Révolution industrielle, avec toutes les transformations économiques, politiques, sociales, et aussi artistiques, que cela allait entraîner.

C'est au croisement de tous ces bouleversements que se situe l'œuvre de Jean-François Millet (1814-1875). Le réalisme, mouvement artistique auquel il appartient, a été le premier à vouloir s'émanciper des conventions de l'académisme : il s'agit dorénavant de sortir d'une vision idéalisée de la représentation picturale afin d'entrer dans une vision réelle en peignant le monde tel qu'il est.

UNE PEINTURE POPULAIRE

Fortement marqué par les idéaux du socialisme, ce mouvement avait par ailleurs pour principale caractéristique de peindre ce qui n'avait jamais été peint auparavant : le peuple.

Mais alors que de nombreux peintres réalistes contemporains de Millet, comme Gustave Courbet (1819-1877), ont peint le peuple dans sa dimension sociale avec une conception matérialiste de l'histoire, Millet s'orienta davantage vers ce que l'on pourrait qualifier de peinture réaliste nostalgique, principalement en raison de ce qu'elle cherchait à incarner: ce qui a été perdu, soit la ruralité (Millet sera à ce titre un des fondateurs de l'école de Barbizon, dont l'objectif était de peindre la nature), le mode de vie paysan et la foi de ces derniers.

L'Angélus (1857-1859), justement, illustre parfaitement ce propos. Cette toile représente deux paysans qui travaillent au champ. Alors que sonne l'angélus au loin (que l'on s'imagine entendre à la vue du clocher qui dépasse à l'horizon et qui est celui de l'église de Chailly-en-Bière, proche de Barbizon), ils délaissent leurs outils, s'arrêtent de travailler et se mettent à prier.

Le génie de Millet réside ici dans sa capacité à reproduire en peinture l'atmosphère de sérénité propre à la prière (alors que cette œuvre n'est pas une peinture religieuse à proprement parler). Le tableau est en effet assez uniforme en ce qui concerne le ton et les couleurs; cela en fait une œuvre lisse et calme qui contribue à créer chez celui qui la regarde un sentiment d'apaisement propice au recueillement. Il s'agit en fait de lénifier le regard du spectateur afin de lui permettre d'entrer en communion avec les deux paysans par le partage de la quiétude de ce moment de prière.

PIÉTÉ RURALE

Cette œuvre se caractérise ensuite par la façon dont sont représentés les deux paysans: ils ont la tête inclinée et regardent vers le sol, faisant ainsi montre de leur soumission à celui qu'ils prient. Cette volonté de témoigner de leur respect envers Dieu est renforcée par l'homme qui se découvre la tête en tenant son chapeau dans les mains (comme on se découvre la tête par marque de respect en entrant dans une église), et par la femme dont les mains sont en position de prière.

Leurs visages ne montrent par ailleurs aucune émotion, comme s'ils étaient d'une imperturbabilité, d'un calme et d'une paix caractéristiques d'un état de contemplation intérieure. Millet crée ainsi deux personnages humbles, pieux, et fait d'eux de véritables figures bibliques (l'aspect biblique des personnages se retrouve d'ailleurs dans beaucoup d'autres œuvres de Millet, mais est particulièrement observable dans *Bergère avec son troupeau*, peint en 1863).

L'objectif de cette magnificence de la foi dans ce tableau n'est cependant pas clair: souhaite-t-il exalter un quelconque sentiment religieux disparu, ou bien simplement rendre hommage à la vie quotidienne des paysans, celle-ci étant traditionnellement rythmée par l'angélus? Nul ne le sait.

LA FOI COMME RÉVOLUTION ?

L'angélus est, à ce titre, sonné trois fois par jour. La lumière crépusculaire du tableau (on peut interpréter le surplus de lumière à gauche du tableau comme étant celui d'un soleil couchant) peut alors nous laisser penser que celui-ci représente probablement l'angélus du soir, soit celui qui sonne la fin du dur labeur de la journée. Or, cela n'est pas un hasard, puisque le rapport au travail est central dans cette œuvre. Il faut, pour le comprendre, la replacer dans son contexte.

Le 19^e siècle en France est celui de la pénétration des idéaux de la Révolution industrielle, commencée quelques décennies plus tôt au Royaume-Uni. Cette dernière s'accompagne d'un développement économique accru, d'une industrialisation galopante et d'un fort exode rural. Elle signifie aussi une modification du rapport de l'homme à son travail à la suite de l'apparition du travail à l'usine.

L'Angélus de Millet sonne donc comme un pied de nez à son époque. Au développement bruyant des villes, Millet oppose le calme de la ruralité. Devant la misère prolétarienne qu'engendre l'industrialisation, il oppose la dignité du mode de vie paysan et du travail de la terre, qui, malgré sa rudesse, reste synonyme de mode de vie authentique.

Certes nostalgique, *L'Angélus* est aussi une œuvre qui pourrait être qualifiée à certains égards de réactionnaire, puisqu'elle critique dans une certaine mesure la modernité et ses deux caractéristiques: la sécularisation de la société et la rationalisation des processus de production (ainsi que ses conséquences sur le travail et la disparition de la ruralité). Millet a donc vu dans la ruralité un refuge poétique qui lui permit d'échapper à son monde. ■

Noémie Brassard
noemie.brassard@le-verbe.com

PLUS VRAI QUE NATURE

L'arbre aux sabots (1978) d'Ermanno Olmi

Le 5 mai dernier, la planète cinéma pleurait le décès du grand réalisateur italien Ermanno Olmi. Étrangement, quelques semaines plus tôt, notre collaboratrice Noémie Brassard nous proposait un commentaire sur *L'arbre aux sabots* (1978), une œuvre traversée par l'humble labeur des paysans-acteurs qui y jouent leur quotidien devant la lentille d'Olmi. Du coup, la pertinence de la publication de ce texte se voyait doublée de l'imprévisible sceau de l'histoire.

Prendriez-vous trois heures de votre précieux temps pour visionner un film portant sur le quotidien de paysans lombards au 19^e siècle? Non? Je vous comprends. Moi non plus, à première vue. Seriez-vous plus curieux si l'on ajoutait que ce même film s'est vu décerner la Palme d'Or du Festival de Cannes en 1978, et ce, par un jury unanime et complètement soufflé? Probablement. Et si vous appreniez que les critiques de cinéma l'encensaient au point d'écrire qu'il est «à classer parmi les plus grands films du monde», ce serait sûrement le coup de grâce de votre scepticisme et il vous faudrait courir au club vidéo. Eh bien, courez, parce que *L'arbre aux sabots* d'Ermanno Olmi est une découverte que vous ne regretterez pas d'avoir faite.

ENTRE LA VACHE ET LE COCHON : BIEN SIS, LE BON VIEUX TEMPS

Le réalisateur italien a cogité *L'arbre aux sabots* pendant plus de vingt ans. Sa matière première a été ses propres souvenirs d'enfance – ayant lui-même grandi dans une ferme où l'on bossait dur et gagnait peu – ainsi que des récits racontés par sa grand-mère Elisabetta. Décidé, Ermanno Olmi a consacré des mois à passer en entrevue des fermiers de Lombardie, se basant ensuite sur les propos récoltés pour rédiger son scénario et les dialogues.

Le résultat de tant de recherches et de réflexions est un film-fleuve transposant à l'écran la vie ordinaire de quatre familles de métayers demeurant et travaillant dans une ferme reculée de Bergame appartenant à un riche propriétaire à qui reviennent les deux tiers des récoltes.

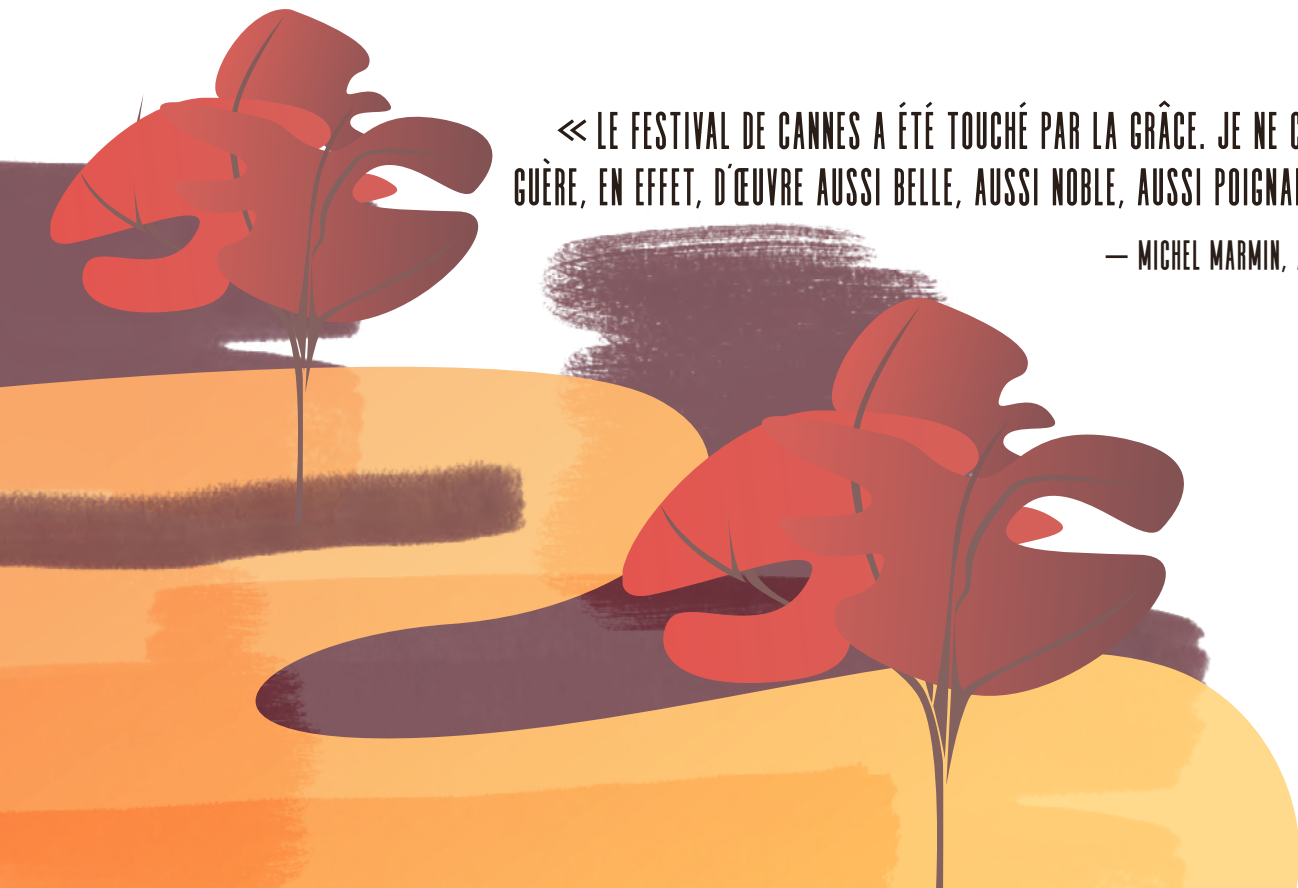
Un petit bonhomme part pour l'école, un grand-père sème des tomates. Une mère prépare la polenta alors qu'une autre, veuve, fait la lessive à même le cours d'eau. Deux hommes se battent : l'un a volé, l'autre a trop bu. Un enfant naît, une jeune femme se marie.

Tour à tour, le curé et le mendiant sont reçus dans les humbles appartements de chacun. Le soir, tous se tapissent dans une pièce tiédie par la chaleur humaine et prient le chapelet d'un même souffle, en rapiécant des vêtements et en ne pensant pas au lendemain. Ce quotidien que l'on observe de l'intérieur, il n'est pas riche. Il est pauvre, même. Mireille Amiel écrit dans la revue *Cinéma* : «La misère est sans cesse montrée, les responsables en sont globalement désignés, [...] mais on a un peu l'impression qu'Olmi se donne l'alibi nécessaire pour retourner dès que possible à sa description émerveillée d'un mode de vie dont il perçoit mieux les valeurs que l'injustice.»

Tout y passe, le cycle des saisons comme celui de la vie.

« LE FESTIVAL DE CANNES A ÉTÉ TOUCHÉ PAR LA GRÂCE. JE NE CONNAIS GUÈRE, EN EFFET, D'ŒUVRE AUSSI BELLE, AUSSI NOBLE, AUSSI POIGNANTE. »

— MICHEL MARMIN, *LE FIGARO*



Véritables chroniques du dur labeur de ces terriens, les scènes s'enchaînent tout naturellement. Cela semble simple, mais pour plusieurs, le chef-d'œuvre se trouve précisément là : la trame narrative est jonchée de sous-récits banals, sans être chapeauté par une intrigue principale, constituant ainsi une vaste fresque que l'on parcourt aisément, lentement, au rythme de la nature elle-même. Les joies et les peines passent toutes comme alternent les jours et les nuits. Malgré les ramifications scénaristiques, le film est comparable à une psalmodie : monocorde, certes, mais d'une justesse envoûtante.

FAIRE DU VRAI AVEC DU VRAI

Quant aux images, elles ont été tournées sur une durée d'un an et réalisées uniquement avec des éclairages naturels, soit la lumière provenant du soleil, de la lune ou des flammes vacillantes des bougies.

Le réalisateur savait comme nous que la luminosité de l'hiver diffère de celle de l'été, tant par son intensité que par sa couleur, et c'est par souci de réalisme qu'il a tenu à ce que son équipe tourne sur une période d'une année complète, c'est-à-dire les quatre saisons réelles traversées par le récit. Ce procédé, que l'on pourrait qualifier de naturaliste, donne au film une texture et une palette douces, qui se tiennent loin de l'éclat. En effet, l'œuvre s'inscrit en porte à faux par rapport à la majorité de celles qui étaient en vogue dans les années 1970 et encore davantage par rapport à celles qui nous sont présentées aujourd'hui.

Même si certains ont reproché à *L'arbre aux sabots* son « classicisme ronronnant » (*Première*), d'autres, comme Albert Cervoni, critique de cinéma pour l'hebdomadaire *France-Nouvelle*, affirment qu'« Olmi réussit totalement à inscrire sa sensibilité, son goût de la belle image dans la densité, dans la rugosité et la beauté de l'univers rural. La magnifique photographie fait penser [aux tableaux] des frères Le Nain, de Corot, de Courbet ».

La réalisation prend en résumé le parti de la simplicité plutôt que de l'artifice cinématographique ; de la beauté plutôt que de l'éclat. Le seul choix formel que l'on pourrait qualifier de somptueux ou d'ostentatoire (surtout en comparaison avec le reste) est l'utilisation sporadique de la musique de Jean-Sébastien Bach. Autant détonne-t-elle par rapport à l'ensemble qu'elle est nécessaire afin de « souligner le rythme essentiellement liturgique et le caractère éminemment sacré des travaux et des jours » (*Le Figaro*).

Aussi, sachant que le réalisateur a signé plus d'une quarantaine de documentaires avant de donner au monde *L'arbre aux sabots*, il n'est pas si étonnant d'apprendre

que cette fiction a la particularité de ne mettre en scène que des non-acteurs. Ont été recrutés de réels paysans bergamasques pour incarner le rôle de leurs aïeux. Olmi affirmera en entrevue à ce sujet : « Pour un film sur des paysans, je me devais de filmer de vrais paysans. On ne prend pas une figue pour parler d'une poire* ! »

Apparaissent donc à l'écran d'authentiques ruraux, parlant le dialecte qui leur est propre, maniant les outils qu'ils ont eux-mêmes usés, répétant les gestes qu'ils connaissent depuis toujours. C'est un pari réussi, puisque ces hommes, ces femmes et même ces enfants, aussi taciturnes puissent-ils être, crèvent l'écran. « Le merveilleux se répand sur cette œuvre au lyrisme retenu et au réalisme magique, où rien n'est dit, mais tout est donné pudiquement à sentir à travers le regard d'Olmi sur des regards, des visages et des gestes habités par la grâce, plus éloquents que tous les discours. » (*Encyclopédie Larousse*)

LA LEÇON DU TERROIR

Même si *L'arbre aux sabots* dépeint une époque révolue, le réalisateur ne tombe pas dans le piège du passéisme. Sont plutôt admirés sans nostalgie et sans romantisme « le monde paysan, ses rites et ses mythes, sa culture profondément religieuse, [qui] sont donnés à voir, comme de l'intérieur, dans une fidélité absolue à la vérité historique et à l'exactitude ethnographique. Poète de la matière, Olmi fait chanter les âmes simples avec une pureté toute biblique et trouve des accents virgiliens pour célébrer le travail, la piété et le destin des hommes » (*idem*).

On découvre, à travers les tabliers tachés, les mains usées et les poches vides, la résilience, la persévérance, l'ardeur, la discrétion et le sacrifice. Le cinéaste, affirmant lui-même avoir abordé le tout avec le « respect affectueux d'un témoin** », nous invite à faire de même, sans complaisance, et à humblement considérer cette leçon de vie (et de cinéma). ■



*(Traduction libre.) « Five reasons to watch *The Tree of Wooden Clogs* – Ermanno Olmi's epic masterpiece of the land », BFI, [en ligne]. [<http://www.bfi.org.uk/news-opinion/news-bfi/features/five-reasons-tree-wooden-clogs-ermanno-olmi>].

**Aldo Tassone, *Le cinéma italien parle*, Paris, Edilig, 1982.

Noémie Brassard, cinéaste de la relève, a réalisé deux courts métrages ayant voyagé plus qu'elle-même. Ses emplois l'amènent à s'impliquer activement au sein du milieu culturel qu'elle affectionne particulièrement. Elle est membre de notre conseil de rédaction depuis 2016.

LA NÉCESSITÉ DE PRÉSERVER LE TRAVAIL

Dans n'importe quelle approche d'une écologie intégrale qui n'exclue pas l'être humain, il est indispensable d'incorporer la valeur du travail, développée avec grande sagesse par saint Jean-Paul II dans son encyclique *Laborem exercens*. Rappelons que, selon le récit biblique de la création, Dieu a placé l'être humain dans le jardin à peine créé (cf. Gn 2,15) non seulement pour préserver ce qui existe (protéger), mais aussi pour le travailler de manière à ce qu'il porte du fruit (labourer). Ainsi, les ouvriers et les artisans «assurent une création éternelle» (Si 38,34).

En réalité, l'intervention humaine qui vise le développement prudent du créé est la forme la plus adéquate d'en prendre soin, parce qu'elle implique de se considérer comme instrument de Dieu pour aider à faire apparaître les potentialités qu'il a lui-même mises dans les choses : «Le Seigneur a créé les plantes médicinales, l'homme avisé ne les méprise pas» (Si 38,4).

Si nous essayons de considérer quelles sont les relations adéquates de l'être humain avec le monde qui l'entoure, la nécessité d'une conception correcte du travail émerge, car si nous parlons de la relation de l'être humain avec les choses, la question du sens et de la finalité de l'action humaine sur la réalité apparaît. Nous ne parlons pas seulement du travail manuel ou du travail de la terre, mais de toute activité qui implique quelque transformation de ce qui existe, depuis l'élaboration d'une étude sociale jusqu'au projet de développement technologique.

N'importe quelle forme de travail suppose une conception d'une relation que l'être humain peut ou doit établir avec son semblable. La spiritualité chrétienne, avec l'admiration contemplative des créatures que nous trouvons chez saint François d'Assise, a développé aussi une riche et saine compréhension du travail, comme nous pouvons le voir, par exemple, dans la vie du bienheureux Charles de Foucauld et de ses disciples.

SAGESSE BÉNÉDICTINE

Recueillons aussi quelque chose de la longue tradition du monachisme. Au commencement, il favorisait, d'une certaine manière, la fuite du monde, essayant d'échapper à la décadence urbaine. Voilà pourquoi les moines cherchaient le désert, convaincus que c'était le lieu propice pour reconnaître la présence de Dieu. Plus tard, saint Benoît de Nursie a proposé que ses moines vivent en communauté, alliant la prière et la lecture au travail manuel (*ora et labora*). Cette introduction du travail manuel, imprégné de sens spirituel, était révolutionnaire. On a appris à chercher la maturation et la sanctification dans la compénétration du recueillement et du travail. Cette manière de vivre le travail nous rend plus attentifs et plus respectueux de l'environnement, elle imprègne de saine sobriété notre relation au monde.

Nous disons que «l'homme est l'auteur, le centre et le but de toute la vie économique-sociale» (*Gaudium et spes*, n° 63). Malgré cela, quand la capacité de contempler et de respecter est détériorée chez l'être humain, les conditions sont créées pour que le sens du travail soit défiguré (*Centesimus annus*, n° 37). Il faut toujours se rappeler que l'être humain est «capable d'être lui-même l'agent responsable de son mieux-être matériel, de son progrès moral et de son épanouissement spirituel» (*Populorum progressio*, n° 34). Le travail devrait être le lieu de ce développement personnel multiple où plusieurs dimensions de la vie sont en jeu : la créativité, la projection vers l'avenir, le développement des capacités, la mise en pratique de valeurs, la communication avec les autres, une attitude

d'adoration. C'est pourquoi, dans la réalité sociale mondiale actuelle, au-delà des intérêts limités des entreprises et d'une rationalité économique discutable, il est nécessaire que «l'on continue à se donner comme objectif prioritaire l'accès au travail... pour tous» (*Caritas in veritate*, n° 32).

Nous sommes appelés au travail dès notre création. On ne doit pas chercher à ce que le progrès technologique remplace de plus en plus le travail humain, car ainsi l'humanité se dégraderait elle-même. Le travail est une nécessité, il fait partie du sens de la vie sur cette terre, chemin de maturation, de développement humain et de réalisation personnelle. Dans ce sens, aider les pauvres avec de l'argent doit toujours être une solution provisoire pour affronter des urgences. Le grand objectif devrait toujours être de leur permettre d'avoir une vie digne par le travail. Mais l'orientation de l'économie a favorisé une sorte d'avancée technologique pour réduire les coûts de production par la diminution des postes de travail, qui sont remplacés par des machines. C'est une illustration de plus de la façon dont l'action de l'être humain peut se retourner contre lui-même. La diminution des postes de travail «a aussi un impact négatif sur le plan économique à travers l'érosion progressive du "capital social", c'est-à-dire de cet ensemble de relations de confiance, de fiabilité, de respect des règles indispensables à toute coexistence civile» (*ibid.*).

En définitive, «les coûts humains sont toujours aussi des coûts économiques, et les dysfonctionnements économiques entraînent toujours des coûts humains» (*ibid.*). Cesser d'investir dans les personnes pour obtenir plus de profit immédiat est une très mauvaise affaire pour la société.

PETITE ÉCONOMIE

Pour qu'il continue d'être possible de donner du travail, il est impérieux de promouvoir une économie qui favorise la diversité productive et la créativité entrepreneuriale. Par exemple, il y a une grande variété de systèmes alimentaires

ruraux de petites dimensions qui continuent à alimenter la plus grande partie de la population mondiale, en utilisant une faible proportion du territoire et de l'eau, et en produisant peu de déchets, que ce soit sur de petites parcelles agricoles, vergers, ou grâce à la chasse, à la cueillette et à la pêche artisanale, entre autres.

Les économies d'échelle, spécialement dans le secteur agricole, finissent par forcer les petits agriculteurs à vendre leurs terres ou à abandonner leurs cultures traditionnelles. Les tentatives de certains pour développer d'autres formes de production plus diversifiées finissent par être vaines en raison des difficultés pour entrer sur les marchés régionaux et globaux, ou parce que l'infrastructure de vente et de transport est au service des grandes entreprises. Les autorités ont le droit et la responsabilité de prendre des mesures de soutien clair et ferme aux petits producteurs et à la variété de la production. Pour qu'il y ait une liberté économique dont tous puissent effectivement bénéficier, il peut parfois être nécessaire de mettre des limites à ceux qui ont plus de moyens et de pouvoir financier. Une liberté économique seulement déclamée, tandis que les conditions réelles empêchent beaucoup de pouvoir y accéder concrètement et que l'accès au travail se détériore, devient un discours contradictoire qui déshonore la politique. L'activité d'entreprise, qui est une vocation noble orientée à produire de la richesse et à améliorer le monde pour tous, peut être une manière très féconde de promouvoir la région où elle installe ses projets; surtout si l'on comprend que la création de postes de travail est une partie incontournable de son service du bien commun. ■

– PAPE FRANÇOIS,
LAUDATO SI',

2015, n°s 124 à 129.



Texte et photos: Jean-Mathias Sargologos
jean-mathias.sargologos@le-verbe.com

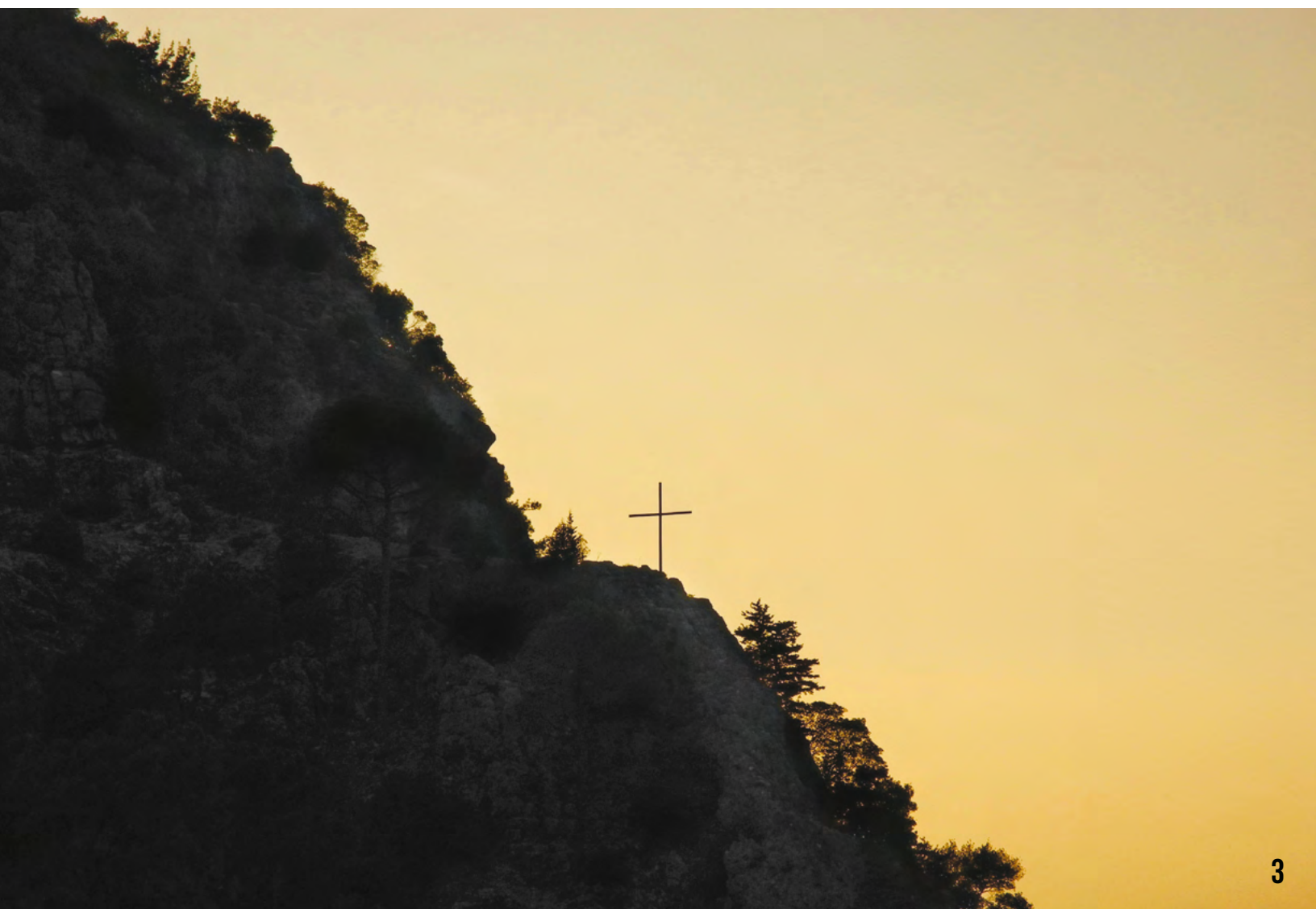
LE CŒUR SPIRITUEL DE L'ÉGLISE MARONITE

La vallée de Qadisha

Visiter la vallée de Qadisha, c'est plonger au cœur d'une vallée qui reflète les premiers temps du christianisme, avant de devenir, au fil des siècles, le cœur spirituel de l'Église maronite. Située au nord du mont Liban, elle s'étend de 800 mètres jusqu'à environ 1500 mètres d'altitude, d'où elle est dominée plus haut par la forêt des cèdres dits «Cèdres de Dieu» à 2000 mètres d'altitude (le cèdre du Liban est cité 103 fois dans la Bible). La vallée de Qadisha et la forêt des Cèdres de Dieu sont classées au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1998.

Photo. Vue du monastère de Notre-Dame de Qannoubine avec en arrière-plan le sommet de Qurnat as Sawda (3088 mètres), le plus haut sommet du mont Liban.





1. Vue d'ensemble du monastère de Qozhaya (fondé au 4^e siècle) depuis la montagne. 2. Chapelle de l'ermitage de Padre Dario, construite dans le roc de la montagne. 3. Croix sur le flanc de la montagne, vallée de Qadisha-Qozhaya.

La vallée de Qadisha* est isolée et difficile d'accès (à de nombreux endroits, elle s'assimile à un canyon dont les falaises abruptes rendent l'accès très ardu); composée de nombreuses grottes et cavernes, elle voit très tôt dans notre ère la venue d'ermites chrétiens souhaitant s'isoler du monde. Ces derniers illustrent alors la diversité du christianisme naissant: Arméniens, jacobites, melkites, nestoriens et même Éthiopiens; tous s'y retrouvent.

Aujourd'hui encore, de nombreuses questions demeurent sur la façon dont les ermites ont pu accéder à certaines

grottes, puisque l'unique moyen semble d'y descendre en rappel. Une fois dans la grotte, ils étaient alors destinés à y rester toute leur vie, ne s'alimentant que par la nourriture que les habitants des villages situés au-dessus voulaient bien leur descendre dans un panier accroché à une corde.

Ce n'est que sous l'impulsion de Théodose le Cénobiarque (423-529), un des pères fondateurs du monachisme oriental, et dont on dit qu'il a visité la vallée de Qadisha, que la vie spirituelle de la vallée commence à s'organiser autour de la vie monastique. Le premier monastère fondé a été celui de Notre-Dame-de-Qannoubine, probablement au 5^e siècle (il est toujours en activité et est aujourd'hui occupé par des religieuses de l'Ordre antonin maronite).

* La « vallée sainte » en syriaque, qui est en fait composée de deux vallées se rejoignant en V: la vallée de Qozhaya, signifiant « trésor de la vie » en syriaque, et la vallée de Qannoubine, du grec *koenobione*, qui donnera « cénobite » en français.





1. Intérieur du monastère de Qozhaya (fondé au 4^e siècle), construit dans la roche. **2.** Moines de l'Ordre libanais maronite, messe du soir, monastère de Qozhaya (fondé au 4^e siècle). La liturgie maronite a été arabisée, mais les chants et les prières sont toujours chantés et prononcés en syriaque. **3.** Église surplombant la vallée de Qadisha-Qannoubine, avec en arrière-plan le sommet de Qurnat as Sawda (3088 mètres), le plus haut sommet du mont Liban.

Il faut toutefois attendre la fin du 7^e siècle pour que l'histoire de la vallée de Qadisha devienne intimement liée à celle de l'Église maronite. Cette dernière regroupe les disciples de saint Maron, qui a vécu aux alentours de 400 entre Antioche et la frontière syro-turque. L'installation de l'Église maronite dans les montagnes du mont Liban se fait alors en deux temps.

Jusqu'au 7^e siècle, des émissaires maronites visitent le mont Liban et évangélisent les populations locales qui, isolées dans la montagne, étaient encore souvent païennes. Après le 7^e siècle et jusqu'au 9^e siècle, fuyant des relations difficiles avec Byzance, puis les persécutions liées à l'expansion de l'islam, les maronites s'installent définitivement dans les montagnes du mont Liban, où ils trouvent refuge. Devenus majoritaires, ils vont littéralement s'approprier la vallée de Qadisha par, entre autres, le développement de l'agriculture en terrasses.

Au 15^e siècle, en 1440 précisément, sera scellé définitivement le lien qui unira la vallée de Qadisha à l'Église maronite. En effet, devant fuir le naib (gouverneur) de Tripoli (ville du nord du Liban, ancienne capitale de l'État latin d'Orient éponyme lors de la Première croisade, devenue principalement musulmane sunnite en 1289 lors de sa reconquête par les mamelouks), le patriarche maronite Jean de Jage (Yohana al Jagi) se réfugie dans la vallée de Qadisha au monastère Notre-Dame-de-Qannoubine (susmentionné). Il y installe le siège du patriarcat maronite en 1440 (ce dernier y demeurera jusqu'en 1823).

Vingt-quatre patriarches s'y succéderont. Le corps momifié du vingt-troisième patriarche, Youssef Tyan (1796-1808), y est toujours exposé pour les pèlerins. Les dépouilles de tous les autres sont conservées dans un ossuaire situé à proximité et orné d'inscriptions en syriaque. L'installation du patriarcat maronite dans la



1. Ruines d'un village maronite et de son église (indissociable des maisons sans l'ajout du clocher), vallée de Qadisha-Qannoubine. **2.** Façade du monastère de Qozhaya (fondé au 4^e siècle), construit dans la roche. **3** Padre Dario, moine ermite de l'Ordre libanais maronite. Il habite seul dans son ermitage depuis 14 ans.



vallée de Qadisha, dans une région (le mont Liban) où les maronites étaient déjà majoritaires, signale l'importance que cette vallée va acquérir pour l'Église maronite.

POUMON ORIENTAL DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

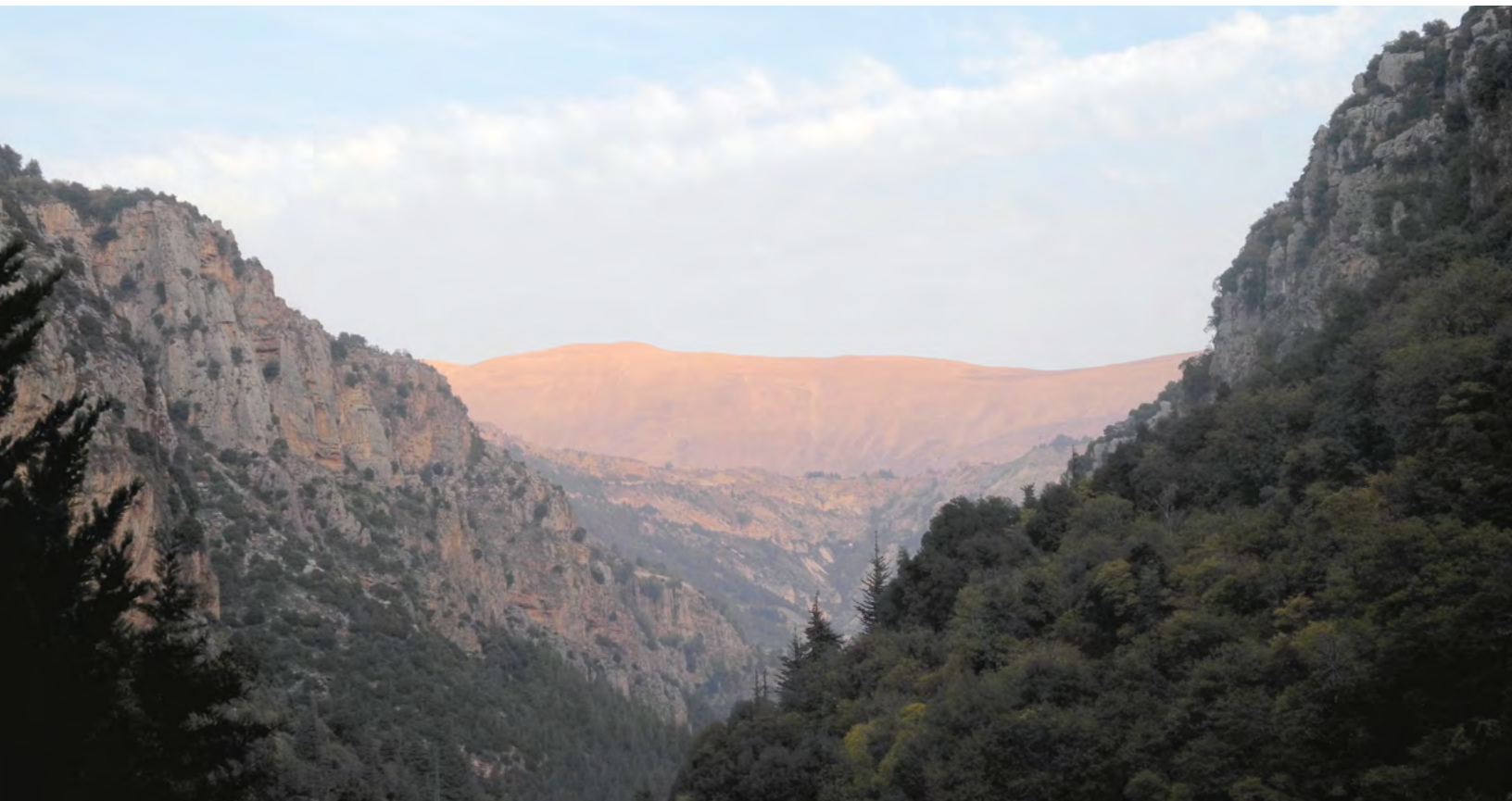
Depuis le schisme de 1054 et la séparation des Églises d'Orient et d'Occident, l'Église maronite est la seule Église d'Orient à être restée en parfaite communion avec Rome, et elle représente aujourd'hui la plus importante Église catholique d'Orient. Les maronites sont donc des catholiques orientaux et ils reconnaissent l'autorité du pape (il existe d'ailleurs le Collège maronite de Rome, fondé en 1584). Il n'en demeure pas moins qu'en dehors de la foi, de la communion et de la doctrine, l'Église maronite jouit d'une singularité propre qui la distingue des autres catholiques.

L'Église maronite est avant tout une église pauvre et proche de ses fidèles, qui sont historiquement des paysans du mont Liban. Elle illustre parfaitement la notion de «peuple de Dieu». Il est dit au Liban que, lorsqu'un évêque maronite meurt, «son évêché est veuf», ce qui montre bien la fusion et la proximité qui unit les deux, entretenant ainsi un rapport ambigu à la hiérarchie ecclésiastique qui caractérise ailleurs l'Église catholique romaine.

Cette horizontalité de l'Église maronite se caractérise aussi par la simplicité architecturale de ses premières églises (souvent dépourvues de clocher; ces derniers n'apparaîtront sur les églises maronites que des siècles plus tard), qu'il peut être difficile de distinguer des autres maisons du village tant les deux se ressemblent. Notons ensuite que l'Église maronite permet l'accès à la prêtrise aux hommes mariés (elle refuse cependant le mariage des prêtres célibataires une fois l'ordination prononcée).

L'Église maronite, enfin, est une église de tradition orale, dont l'histoire a été difficile à reconstituer en raison de l'absence de traces écrites. La première que nous ayons est une lettre de Jean Chrysostome adressée à saint Maron en 405. Il faudra ensuite attendre le 13^e siècle: les maronites ont reçu, en 1250 à Saint-Jean-d'Acre, une charte dite Charte de Saint-Louis, qui stipule qu'ils sont placés sous la protection du roi de France.

Bien que l'existence d'une telle charte soit aujourd'hui contestée, tous les monarques français l'ont considérée comme véridique, et Louis XIV en réaffirma l'esprit en rédigeant une lettre de protection des maronites en 1649. Il faudra enfin attendre l'impulsion du patriarcat





d'Étienne Douaihy (Istifanus Butrus al-Duwaihi), dit Étienne II, en 1670, pour voir formellement le début d'une histoire écrite de l'Église maronite.

UNE VALLÉE QUI S'APPRIVOISE PAR LES SENS

Située sur la route de Jérusalem, la vallée de Qadisha (et les Cèdres de Dieu) a été de tout temps visitée et décrite par les voyageurs : Jean de la Roque, Ernest Renan (qui écrivit son chef d'œuvre, *Vie de Jésus*, à Amchit, village côtier situé au pied du mont Liban), ou encore Alphonse de Lamartine. Pourtant, lire sur la vallée de Qadisha ne permet en rien de la comprendre. On ne peut la saisir, ressentir le mysticisme qui y règne, qu'en la voyant, la touchant, la respirant, la goutant et l'écouter.

La vallée de Qadisha nécessite donc avant tout une expérience sensorielle pour se laisser appréhender. Qu'il s'agisse de voir sa nature abondante, de toucher la pierre de ses monastères, d'y respirer l'air frais de la montagne, d'y goûter les fruits sauvages qui y poussent ou d'y écouter les chants religieux des moines (ou la faune abondante

qui y vit), la Qadisha offre une authentique expérience de rencontre avec Dieu. ■

Jean-Mathias Sargologos est diplômé en science politique et en gestion. Il a occupé différents postes dans les secteurs privé et parapublic avant de tout quitter pour redonner sens à sa vie. Il a traversé, pour ce faire, la France à pied en empruntant le chemin de Compostelle. Jean-Mathias poursuit aujourd'hui des études de deuxième cycle en histoire de l'art.

L'auteur tient à remercier sincèrement Ghislaine Naufal, le père Élie Azi et Yves Prévost, sans qui la réalisation de ce photoreportage n'aurait pas été possible.



Dieu-Trinité

Une affirmation centrale du Nouveau Testament est que Dieu est amour. Nous allons montrer ici que cet énoncé aide à comprendre ce que signifie l'Église quand elle affirme le dogme de Dieu-Trinité. L'Église chrétienne a conclu que Dieu est Trinité à la lumière de deux affirmations du Nouveau Testament : il y a un seul Dieu, comme l'avait déjà enseigné l'Ancien Testament, et il est en trois personnes, ce que plusieurs passages du Nouveau Testament affirment (ex. Mt 28,19).

Quand on dit qu'il y a un seul Dieu, on désigne l'essence de Dieu. Le mot «essence» signifie «ce par quoi une chose est ce qu'elle est et se distingue des autres choses» (Emery, 2009). Selon la foi chrétienne, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont la même essence divine, ils ne sont pas trois dieux.

Par contre, il y a trois personnes en Dieu. Le mot «personne» sert à désigner les réelles distinctions entre Père, Fils et Saint-Esprit. Dieu est un, mais n'est pas solitaire. La distinction entre les personnes divines vient de leurs propriétés différentes, exprimées par leur relation d'origine : le Père engendre, le Fils est engendré, le Saint-Esprit procède (le terme «procède» a sa source en Jean 15,26 : l'Esprit provient du Père, par le Fils). Bref, en Dieu, tout est un, s'il n'y a pas une opposition de relation (Ott, 1974).

Que voulons-nous dire par «opposition de relation»? Cela signifie que la distinction entre les personnes en Dieu vient uniquement de leur relation les unes par rapport aux autres. En effet, Père et Fils sont des termes de relation ; par définition, le terme «Père» présuppose un «Fils». En ce qui concerne Dieu, le Père est éternellement Père, donc il a éternellement un Fils ; et comme il n'y a pas de changement en Dieu, il ne peut y avoir un moment où Dieu le Père n'avait pas un Fils.

UNE PARFAITE RÉCIPROCITÉ

Tout en étant distinctes, les personnes sont inconcevables l'une sans l'autre: le Père est inconcevable sans le Fils, et réciproquement. En théologie, on utilise le terme «périchorèse», qui signifie «l'interpénétration des trois personnes divines qui sont réciproquement l'une dans l'autre» (Emery, 2009). Le texte biblique qui exprime le mieux cette vérité est Jean 10,38, où Jésus dit: «Le Père est en moi et moi dans le Père» (Volf, 1996).

Cette doctrine de la Trinité se distingue de ce qu'on appelle des «hérésies» (le terme signifie «choix», pour souligner que les hérétiques ne font qu'à leur tête en s'éloignant de l'enseignement apostolique). Les principales sont les suivantes: rejeter l'unité de substance divine pour professer trois dieux (trithéisme); ou, au contraire, rejeter la distinction réelle des personnes divines pour professer une seule personne divine (modalisme, arianisme).

Affirmer à la fois que Dieu est un et qu'il est trois personnes est difficile à concevoir pour notre raison humaine limitée. Comme le dit saint Thomas d'Aquin, nous avons de la difficulté à comprendre complètement le fonctionnement de petites créatures comme les insectes, il n'est donc pas étonnant qu'on ne puisse comprendre le Créateur! Il nous faut donc, pour nous aider à avoir une certaine idée de Dieu, utiliser ce qu'on appelle des «analogies».

Une analogie, c'est prendre une réalité de la vie quotidienne pour nous donner une certaine idée de ce qu'est Dieu. Par exemple, quand le psalmiste affirme que Dieu est un berger, cela ne signifie pas que Dieu a littéralement un bâton de berger, mais qu'un berger a des attributs qui nous aident à comprendre les attributs de Dieu (protecteur par exemple), tout en reconnaissant que Dieu dépasse infiniment ce que nous pouvons concevoir de lui.

En ce qui concerne la Trinité, une analogie qui est utile à notre avis est celle de l'amour humain. Elle a été développée entre autres par saint Augustin. Il nous dit qu'on voit Dieu quand on voit la charité. Il fait référence à la première communauté de Jérusalem (Ac 4,32) pour exprimer l'unité de la Trinité: «Si la charité a fait de tant d'âmes une seule âme et de tant de cœurs un seul cœur, quelle est la grandeur de la charité qui unit le Père et le Fils? [...] Car si, ici-bas, la charité est telle qu'elle fait une seule âme de ton âme et de l'âme de ton frère, comment au ciel le Père et le Fils ne sont-ils pas un seul Dieu?»

UNE PARFAITE CHARITÉ

Lisons un autre passage d'Augustin à ce sujet.

Concernant le Saint-Esprit comme artisan et source de la charité en Dieu, il écrit: «Si, en montant jusqu'à Dieu, beaucoup d'âmes sont une seule âme et beaucoup de cœurs un seul cœur, qu'opère la source [l'Esprit] même de la charité dans le Père et le Fils? Est-ce que la Trinité n'est pas par là plus encore un seul Dieu?»

«C'est de là en effet que la charité vient à nous, de l'Esprit Saint lui-même; comme le dit l'apôtre: "La charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné" (Rm 5,5). Donc, si la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné fait de beaucoup d'âmes une seule âme et de beaucoup de cœurs un seul cœur, combien plus le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont-ils un seul Dieu, une seule lumière, un seul principe!»

Cette analogie de l'amour a été développée au Moyen Âge par Richard de Saint-Victor. Il montre que l'amour présuppose au moins une deuxième personne, et qu'une personne divine ne peut qu'être aimée divinement, donc par une autre personne divine égale à elle. Cet amour, pour être parfait, doit vouloir partager sa dilection en un amour commun envers une personne qui n'est ni soi ni l'autre, bref être un commun sujet d'amour (condilection). Ce qui ouvre l'amour à une troisième personne; on a donc le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

Cette fruition de l'amour en une troisième personne est très riche et permet de développer aujourd'hui une théologie et une spiritualité de la famille qui prend sa source dans le mystère trinitaire (voir le *Catéchisme de l'Église catholique*, §2205).

Bien entendu, comme toute analogie, elle a ses limites. Il ne faut pas comprendre la Trinité en un sens trithéiste, comme s'il y avait trois dieux; les trois personnes divines sont une essence divine, sans que celle-ci soit une quatrième réalité qui se surajouterait aux trois personnes.

Augustin a également proposé une autre analogie qui était destinée à une longue postérité, celle de l'âme humaine. Tout comme l'âme humaine est une tout en étant mémoire, intelligence et volonté, ainsi Dieu est un tout en étant Père, Fils et Saint-Esprit. Ici, on voit mieux l'unité d'essence que la trinité des personnes, alors que, dans l'analogie de l'amour entre personnes, c'est la trinité des personnes qui est davantage mise de l'avant. Mais la vérité concernant Dieu-Trinité demeure la même. ■



Pour aller plus loin :

Gilles Emery, *La Trinité*, Paris, Cerf, 2009, p. 204-205.

Ludwig Ott, *Fundamentals of Catholic Dogma*, Charlotte (N. C.), Tan Books, 1974, p. 70.

Miroslav Volf, *Exclusion & Embrace*, Nashville, Abingdon Press, 1996, p. 128.

Thomas d'Aquin, *Commentaire sur le Credo*, s.l., Éditions Louis Vivès, 1857, §7, [en ligne]. [<http://docteurangelique.free.fr/livresformatweb/opuscules/06credo.htm>] (9 aout 2017).

Augustin, *Homélie sur l'Évangile de Jean*, Homélie I-XVI, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 743-745. Cité par Marie-Anne Vannier, *Saint Augustin et le mystère trinitaire*, Paris, Cerf, 1993, p. 84-85.

Augustin, *Homélie sur l'Évangile de Jean*, Homélie XVII-XLIII, Paris, Desclée de Brouwer, 1988 (voir homélie XXXIX, p. 287).

Richard de Saint-Victor, *La Trinité*, Paris, Cerf, 1959, p. 209.

Augustin, *La Trinité*, livres VIII-XV, Turnhout, Brepols, 1991², p. 155-157.

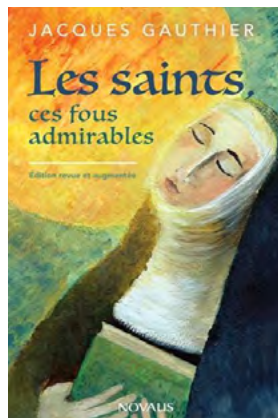
Nouveaux livres de Jacques Gauthier



Henri Caffarel, maître d'oraison,
Cerf, 160 pages, 23,95 \$.

« Cet ouvrage est formidable, merveilleux à lire, c'est vraiment enthousiasmant. Nous découvrons toute la profondeur d'un grand maître spirituel. »

M. Mahieu, libraire à La Procure à Paris, dans l'émission *Esprit des lettres* à KTO.



Les saints, ces fous admirables,
Novalis, 350 pages, 29,95 \$.

Un livre unique sur 63 grands témoins du Christ qui ont marqué l'Église et l'humanité. Chaque texte est une mini biographie du saint ou de la sainte en fidélité à l'histoire et à la spiritualité.

- RÉSIDENCE JEUNESSE -

Tu es un jeune homme entre 18 et 30 ans?
Étudiant, travailleur ou en recherche?
Tu veux habiter avec d'autres jeunes comme toi?
Tu veux cheminer humainement et spirituellement?

ALORS VIENS VIVRE CHEZ LES FRANCISCAINS DE L'EMMANUEL COMME PENSIONNAIRE!

Tu y découvriras un lieu de vie rempli d'activités fraternelles et spirituelles centrées sur les valeurs de l'Évangile.

LES FRANCISCAINS DE L'EMMANUEL
514-762-4049
FRANCISCAINS.EMMANUEL@GMAIL.COM
WWW.FRANCISCAINS-EMMANUEL.ORG
MONTRÉAL

Camp leader (17-35 ans)
3-5 août / 3-10 août

Camp ados (12-16 ans)
6-10 août

Camp Beauséjour, Saints-Martyrs-Canadiens

Corps à cœur
un camp sur la théologie du corps

2018

theologieducorps.com

Ta vie déborde?



Concours jeunesse

200 \$
à gagner

Sur le thème du sens de la vie, *Le Verbe* t'invite à soumettre:

- un reportage, un témoignage ou une nouvelle littéraire (max. 1500 mots);
- un bédereportage (max. 4 pages);
- ou un photoreportage (max. 10 photos, avec légendes).

Si tu as entre 12 et 19 ans, envoie-nous ta proposition à redaction@le-verbe.com avant le 6 août 2018 et cours la chance de gagner 200 \$.

***Le Verbe* publiera ensuite ton texte ou tes images dans le numéro d'automne 2018 de la revue.**

LE PLUS GRAND DON DU CIEL

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE PARIS, 1830

Quiconque a déjà vécu à Paris sait qu'il y a un lieu privilégié pour retrouver la ferveur, un lieu où les touristes ne vont pas, mais seulement les pèlerins. C'est la petite chapelle de la rue du Bac, qui est toujours pleine à craquer. Là, nous retrouvons notre âme d'enfant, notre piété filiale pour la Mère de Dieu, notre foi qui transporte des montagnes. Là, nous mettons toute notre confiance au pied de l'autel en une petite médaille qui rappelle les apparitions de la Vierge à sainte Catherine Labouré.

Le 18 juillet 1830 au soir, en la vigile de la fête de saint Vincent de Paul, sœur Catherine Labouré est dans sa cellule. Vers 23 h 30 elle entend une voix l'appeler : «Ma sœur, ma sœur!» Catherine voit un enfant d'environ cinq ans tout en blanc. Elle comprendra plus tard qu'il s'agissait de son ange gardien. Il lui dit : «La Sainte Vierge vous attend!» Catherine s'habille en vitesse et suit l'enfant, qui semble rayonner de clarté partout où il passe. Elle entre dans la chapelle, et quel n'est pas son étonnement de voir que toutes les bougies sont allumées, comme lors de la messe de minuit. Après une longue attente, l'enfant s'exclame : «Voici la Sainte Vierge. La voici!»

NE CRAIGNEZ PAS

Catherine voit la Sainte Vierge et tombe à genoux sur les marches de l'autel devant elle. La Vierge s'adresse à elle : «Mon enfant, le Bon Dieu veut vous charger d'une mission. Vous aurez bien de la peine, mais vous vous surmonterez en pensant que vous le faites pour la gloire du Bon Dieu. Vous connaîtrez ce qui est du Bon Dieu. Vous en serez tourmentée, jusqu'à ce que vous l'ayez dit à celui qui est chargé de vous conduire. Vous serez contredite. Mais vous aurez la grâce. Ne craignez pas. Dites tout avec confiance et simplicité. Ayez confiance. Ne craignez pas. Vous verrez certaines choses. Rendez compte de ce que vous verrez et entendrez. Vous serez inspirée dans vos oraisons.»

La Vierge ajoute aussi des prophéties plus sombres : «Les temps seront mauvais. Les malheurs viendront fondre sur la France. Le trône sera renversé. Le monde entier sera renversé par des malheurs de toutes sortes. Mais venez au pied de l'autel. Là, les grâces seront répandues sur toutes les personnes qui les demanderont avec confiance et ferveur : grands et petits.»

L'apparition au total dure plus de deux heures et demie. Catherine ne dormira pas du reste de la nuit. Elle dira de cette rencontre inoubliable : «Là, il s'est passé un moment, le plus doux de ma vie. Il me serait impossible de dire ce que j'ai éprouvé.»

Neuf jours plus tard, la prophétie commence à se réaliser. D'une manière tout à fait inattendue éclate une révolution dans Paris. Du 27 au 29 juillet, le roi est renversé et le sang coule partout dans Paris. Mais la Vierge Marie protège les fils et les filles de saint Vincent de Paul qui, à la différence des prêtres séculiers et de plusieurs autres communautés, échappent aux émeutiers meurtriers, qui s'arrêtent aux portes de leurs couvents.

PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS

Quatre mois plus tard, le 27 novembre, Catherine est de nouveau envahie d'un grand désir de voir la Sainte Vierge. À 17 h 30, pendant l'oraison, elle voit la Vierge



toute belle à la hauteur du tableau de saint Joseph dans la chapelle de la communauté. Catherine est comme en extase: «À ce moment, ou j'étais, ou je n'étais pas, je jouissais, je ne sais.»

Quand elle raconte ce qui lui est arrivé, son confesseur, l'abbé Aladel, l'accueille très mal. Pourtant, c'est lui-même plus tard qui rapportera ce qu'elle a aperçu: «La novice a vu dans l'oraison un tableau représentant la Sainte Vierge telle qu'elle est ordinairement représentée sous le titre d'Immaculée Conception, en pied et tendant les bras. Elle était vêtue d'une robe blanche et d'un manteau de couleur bleu argenté, avec un voile aurore. Il sortait de ses mains, comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant. La sœur entendait au même instant une voix qui disait: "Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes." Autour du tableau, elle lut, en caractères d'or, l'invocation suivante: "Ô Marie conçue sans péché! Priez pour nous qui avons recours à vous."»

Catherine expliquera: «La Sainte Vierge me fit comprendre combien elle était généreuse envers les personnes qui la prient. Que de grâces elle accordait aux personnes qui les lui demandent, quelle joie elle éprouve en les accordant.»

Son confesseur continue à décrire ce que la sœur lui a raconté: «Quelques moments après, ce tableau se retourne, et sur le revers, elle distingue la lettre *M* surmontée d'une petite croix et, au bas, les saints Cœurs de Jésus et de Marie. Après que la sœur eut bien considéré tout cela, la voix lui dit: "Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle, et les personnes qui la porteront et qui feront avec piété cette courte prière jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu."»

Cette deuxième vision est encore plus mal accueillie par son confesseur: «Pure illusion! Si vous voulez honorer Notre-Dame, imitez ses vertus et gardez-vous de l'imagination!» Même si elle est sous le choc, Catherine reste calme sans s'inquiéter, elle se trouve en paix d'avoir parlé et obéi.

La Sainte Vierge lui apparaîtra une troisième et dernière fois un mois plus tard. Elle lui montre de nouveau le tableau illustrant la médaille, mais cette fois se trouvent comme de petites pierres desquelles aucune lumière n'émerge: «Ces pierreries d'où il ne sort rien, ce sont les grâces que l'on oublie de me demander.»

Puis la Vierge lui fait ses adieux: «Vous ne me verrez plus, mais vous entendrez ma voix pendant vos oraisons.»

LA SAINTE DU SILENCE

À partir de ce jour, Catherine deviendra une petite religieuse silencieuse, humble, obéissante, servante et gardant la plus parfaite discrétion sur ses apparitions jusqu'à la fin de sa vie. Seuls son confesseur et quelques supérieures seront au courant de ce qui lui est arrivé.

Le pape Pie XII l'appellera la sainte du silence et il dira d'elle lors de sa canonisation, le 27 juillet 1947: «Certes, c'est une chose digne de la plus grande admiration que de voir l'auguste Mère de Dieu apparaître à l'humble jeune fille, mais bien plus dignes d'admiration encore nous semblent les vertus qui ornent cette fille de saint Vincent.»

UNE MÉDAILLE « MIRACULEUSE »

Sa mission n'est toutefois pas encore réalisée. Pas une seule médaille que Marie lui a demandé de répandre dans le monde entier n'existe encore. Mais voilà qu'au mois de mars 1832, une épidémie de choléra terrasse en quelques heures seulement plus de 20000 Parisiens. Temps de deuil, temps d'entraide, temps de prière pour la nation entière.

Devant l'ampleur du drame, l'abbé Aladel se sent pressé de faire quelque chose et parle de la médaille à l'archevêque de Paris en exil, M^{gr} Quélen. Il est immédiatement touché: «Nul inconvénient à frapper la Médaille, elle n'a rien que de conforme à la foi et à la piété. On n'a pas à préjuger de la nature de la vision ni à en divulguer les circonstances. Qu'on diffuse cette médaille tout simplement. Et l'on jugera de l'arbre à ses fruits.»

Le 30 juin, les 1500 premières médailles sont frappées. Miracles, miracles et miracles! Les conversions et guérisons pleuvent. Peu à peu, les nouvelles des bienfaits extraordinaires accordés à ceux qui portent la médaille se propagent, et le peuple la baptise «médaille miraculeuse». La médaille se diffuse à une vitesse impressionnante. En 1838 c'est déjà plus de 10 millions de médailles qui ont été frappées, et à la mort de Catherine en 1876, on parle de plus d'un milliard de médailles.

MARIE NOUS TIENT EN SES MAINS

Reste une grande souffrance pour Catherine.

La Vierge qu'elle a vue tenait en ses mains rayonnantes un globe, mais l'abbé Aladel avait jugé préférable de ne pas le représenter sur la médaille. Mais voilà que la médaille est déjà répandue à plusieurs millions d'exemplaires à travers le monde.

Que faire ?

«Il ne faut rien changer à la médaille», dira Catherine. Néanmoins, elle obtiendra de ses supérieurs qu'une statue de la Vierge au globe soit installée dans la chapelle de la rue du Bac. Mais pourquoi cette petite boule dorée est-elle si importante ? «Cette boule, expliquera Catherine, représente le monde entier, la France et chaque personne en particulier.» C'est l'idée que Marie nous tient en ses mains comme une mère, mais aussi qu'elle est notre reine, reine du monde et reine du cœur de chacun de nous !

REINE PARCE QU'ELLE MÈRE

La Vierge au globe, Reine du monde, représente l'aboutissement de la Maternité divine et de son union à son Fils rédempteur. En effet, la royauté de Marie est un aspect de sa Maternité. Elle est reine parce que mère. Elle est reine non seulement parce qu'elle est la première dans le Royaume des Cieux, mais parce qu'elle est véritablement unie au roi, à celui qui gouverne tout le peuple en unité vers son bien véritable.

Car gouverner, c'est essentiellement conduire ensemble une multitude vers sa fin. Gouverner des hommes, c'est les réunir dans une marche et un combat pour le bonheur ! Or, le Christ est vraiment roi, mais d'un Royaume qui n'est pas de ce monde. Il nous conduit donc en ce monde, mais pour nous mener dans l'autre, où nous serons tous unis dans la participation au bonheur infini de Dieu, où nous serons comme des étoiles resplendissantes de la lumière de gloire !

Marie, elle, nous gouverne comme une mère. Elle use de son influence maternelle sur son Fils du Ciel pour l'avancée spirituelle de ses fils de la terre. Elle intercède pour l'obtention des grâces et dispense ensuite ces mêmes grâces. Ces deux fonctions sacerdotales sont exprimées par les deux côtés de la médaille. Le revers présente ce mouvement ascendant de son intercession, où elle offre l'humanité entière à Dieu dans l'offrande parfaite du sacrifice de son Fils. L'avers présente le mouvement descendant de sa médiation, où elle distribue les grâces venant de son Fils à tous ses enfants.

« JE NE CROYAIS PAS MÊME EN DIEU »

En 1841, une conversion spectaculaire à Rome vient confirmer ce qui était déjà éclatant de vérité.

Alphonse Ratisbonne a 27 ans. Il est Français et féroce-ment anticatholique. Il dit de lui-même : «J'étais juif de nom ; je ne croyais pas même en Dieu. Je nourrissais une

haine amère contre les prêtres, les églises, les couvents et surtout contre les jésuites.» Il nourrit d'ailleurs une inimitié particulière envers l'un de ses frères qui s'est converti au catholicisme et qui est entré chez les jésuites.

Alors qu'il vient tout juste de se fiancer, il ressent un vide au fond de son âme : «Dans la négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis, catholiques ou protestants indifférents ; mais la vue de ma fiancée éveillait en moi quelque chose qui me portait à croire à l'immortalité de l'âme ; bien plus, je me mis instinctivement à prier Dieu ; je le remerciais de mon bonheur, et pourtant, je n'étais pas heureux.»

Il décide alors d'aller visiter Rome sans trop savoir pourquoi. La visite du pauvre ghetto juif rallume en lui la haine du catholicisme. Le 16 janvier, il y rencontre un ami protestant, Gustave de Bussierre, qui le présente à son frère catholique Théodore. Alors qu'ils conversent poliment, Théodore lui fait une proposition étonnante :

«Alors me vint l'idée la plus extraordinaire, raconte Théodore, une idée du ciel, car les sages du monde l'auraient appelée une folie :

— Puisque vous êtes un esprit si fort, promettez-moi de porter sur vous ce que je vais vous donner.

— Quoi donc ?

— Simplement cette médaille.

Et je lui montrai une médaille miraculeuse... Il se rejeta vivement en arrière.

— Mais, d'après votre manière de voir, cela doit vous être parfaitement indifférent, et c'est me faire à moi un très grand plaisir.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il en riant aux éclats : je veux au moins vous prouver qu'on a tort d'accuser les Juifs d'obstination.

Et il continua par des plaisanteries qui, pour moi, étaient des blasphèmes. Cependant, je lui avais passé au cou un ruban, auquel mes petites filles venaient d'attacher la médaille bénite.»

Le lendemain, Théodore et Alphonse visitent ensemble quelques monuments de la ville éternelle.

Rien n'a visiblement changé dans le cœur d'Alphonse, qui demeure convaincu de son incroyance. Il raconte son état d'esprit :

«M. de Bussierre amenait si naïvement les questions religieuses, il insistait avec tant d'ardeur, que je me disais : "Si quelque chose peut éloigner un homme de la religion, c'est l'insistance qu'on met à le convertir.»

«En passant devant la Scala Santa – l'escalier que Jésus a gravi, selon la Tradition, au cours de sa Passion –, le baron fut pris d'enthousiasme : il se lève dans sa voiture et s'écrie : "Salut, saint escalier ! Voici un homme qui te montera un jour à genoux !" J'en riaais, et dis à mon apôtre qu'il n'obtiendrait rien de moi. À quoi il répondit qu'il se tenait pour assuré de ma conversion. "En ce cas, deux miracles seraient nécessaires : l'un pour me convaincre, l'autre pour me décider !"»

« JE L'AI VUE ! JE L'AI VUE ! »

Le 20 janvier autour de midi, il se trouve dans un petit café à faire la conversation avec deux amis Français : «Nous parlâmes de Paris, d'art, de politique et de choses futiles. Si, à ce moment, un troisième interlocuteur m'avait dit : "Alphonse, dans un quart d'heure tu adoreras Jésus Christ, ton Dieu et ton Sauveur, et tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, dans une maison de jésuites, où tu passeras le carnaval pour te préparer au baptême, prêt à t'immoler pour la foi catholique..."», j'aurais jugé cet homme complètement fou !»

Et pourtant, en sortant du café, il aperçoit Théodore qui l'invite à monter dans sa voiture. Alors qu'ils sont en chemin, son ami doit s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André delle Fratte pour y faire des préparatifs funéraires d'un vieux monsieur à qui il venait tout juste, trois jours auparavant, de confier sur son lit de mort de prier et souffrir pour la conversion d'Alphonse.

Alphonse préfère entrer visiter l'église plutôt que d'attendre son ami dans la voiture. Laissons-le raconter lui-même cet instant décisif et miraculeux :

«L'église de Saint-André est petite, pauvre et déserte... Aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenaï machinalement mon regard autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée. Bientôt, je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose !... Comment sera-t-il possible d'en parler ? Oh ! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable... J'étais là, prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même.»

Alphonse dit alors à Théodore ébahi : «Combien je suis heureux ! Quelle plénitude de grâce et de bonheur pour moi ! Que Dieu est bon ! Et qu'ils sont malheureux, ceux qui ne savent pas !» Il se met à embrasser la médaille miraculeuse qu'il portait sur lui et supplie Théodore :

«Conduisez-moi à un confesseur. Quand pourrai-je recevoir le baptême, sans lequel je ne puis plus vivre ?»

Théodore le conduit au père jésuite de Villefort.

Alphonse lui montre immédiatement sa médaille : «Je l'ai vue ! Je l'ai vue ! J'étais depuis un instant dans l'église lorsque, tout d'un coup, je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. Tout l'édifice était comme voilé à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière et, au milieu de ce rayonnement, a paru, debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers Elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller. Elle a semblé me dire : c'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris.»

Il confie enfin au bon père son désir de devenir chrétien : «Je prévois que j'aurai beaucoup à souffrir, lui avoue-t-il, mais je suis prêt à toutes les souffrances, et je les mérite, parce que j'ai beaucoup péché.»

LE MIRACLE SE MULTIPLIE

Rapidement baptisé, Alphonse retourne à Paris au début du mois de mars. La nouvelle de sa conversion a déjà ébranlé de nombreux pays protestants. Le miracle se multiplie et provoque un réveil de la dévotion à la Vierge Marie et de nombreuses conversions. Le 14 juin 1842, il renonce à son projet de mariage et entre au noviciat des jésuites, où il recevra une solide formation durant 10 ans avant de consacrer le reste de sa vie à l'évangélisation de ses frères juifs.

Soixante-quinze ans plus tard, le 20 janvier 1917, inspiré par cette histoire, Maximilien Kolbe fondera la Milice de l'Immaculée. Les chevaliers de cette milice spirituelle visent à convertir les ennemis de l'Église et ont pour armoiries la médaille miraculeuse.

JUGER L'ARBRE À SES FRUITS

Les apparitions de la rue du Bac à Paris ne furent jamais officiellement reconnues par l'Église. Mais, comme l'avait dit M^{sr} Quélen, en elles tout est conforme à la foi et à la piété ; il faut juger l'arbre à ses fruits.

Or, la canonisation de Catherine, la diffusion extraordinaire de la médaille, les guérisons et les conversions qui lui sont attribuées et la surabondance des pèlerins depuis 150 ans à la rue du Bac nous permettent de poser un verdict sans ambigüité.

En 1854, le pape Pie IX proclame solennellement le dogme de l'Immaculée Conception. Ce sera une confirmation pour Catherine. Et quand, en 1858, la Vierge Marie apparait aussi à Bernadette à Lourdes, c'est une nouvelle confirmation. «C'est la même!» dira-t-elle.

SES GRÂCES DÉBORDENT SUR NOUS

Mais au-delà de la médaille et des miracles qui sont d'une valeur inestimable, c'est peut-être la théologie de cette apparition qui est le plus grand don du ciel.

De toutes les grâces reçues par la Vierge Marie, son Immaculée Conception en est comme la racine, sa Maternité divine le cœur, et sa royauté le couronnement. Marie est Immaculée pour être Mère, et Reine parce que Mère. C'est donc tout le mystère de Marie que Catherine a vu dans une synthèse admirable. C'est ainsi que l'apparition de la rue du Bac ouvrira dans le siècle suivant toute une série d'apparitions qui viendront confirmer et approfondir le message de la Mère de Dieu pour l'humanité pécheresse en quête d'espérance et de rédemption.

Dans la chapelle de la rue du Bac, la Vierge Marie est venue nous dire de nous tourner vers elle pour tout lui demander comme notre mère et notre reine. À l'Annonciation, l'ange Gabriel a salué Marie comme la Comblée-de-grâces. Marie fut en effet comblée de grâces dans son Immaculée Conception, et elle est si pleine de grâces que ses grâces débordent sur nous !

Quand il a vu la Vierge de la médaille, Alphonse Ratisbonne dit: «Les paroles manquent pour rendre ce que renferment les mains de notre Mère et pour redire les dons ineffables qui en découlent... C'est la bonté, la miséricorde, la tendresse, c'est la douceur et la richesse du Ciel qui se répandent par torrents pour inonder les âmes qu'elle protège.» Aussi bien dire que le plus grand don du ciel est la Vierge Marie elle-même! ■

Simon-Pierre Lessard est un jeune consacré chez les Missionnaires de l'Évangile. Passionné de contemplation et de mission, féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation.

Ô MARIE, CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS!



LES CONDITIONS DE LA RENCONTRE

L'Artilleur nous offre la réédition, en un seul volume, de deux ouvrages capitaux : *Dieu des chrétiens, Dieu des musulmans*, paru en 2008, et *La Bible face au Coran*, paru trois ans plus tard. Ces deux titres, conçus dans leur complémentarité comme une contribution au véritable dialogue islamo-chrétien (qui diverge du pénible « ressassage » de lieux communs et de la débauche de bons sentiments qu'on désigne habituellement sous ce terme), avaient fait entendre une note discordante à l'époque de leur parution.

En les rédigeant, leur auteur entendait œuvrer à la concorde entre deux religions qu'il connaît bien, comme prêtre eudiste et théologien catholique formé en histoire des religions et plus spécialement en islamologie; mais, contrairement à de trop nombreux chrétiens ignorant leur propre foi presque autant que l'islam, il ne s'imaginait guère que le dialogue interreligieux pût porter des fruits sans être au préalable étayé par une solide connaissance de la « cohérence doctrinale » propre à chacune des religions concernées.

Or, l'acquisition de cette précieuse science ne va pas sans un véritable travail d'étude et de recherche, auxquels trop souvent les milieux ecclésiaux ne sont pas prêts à consentir. Soit par manque de temps et de moyens. Soit parce qu'on juge que l'examen des subtilités théologiques de la Bible et du Coran n'est pas d'abord du ressort des Églises particulières, mais de celui d'une cohorte de savants binocleux éparpillée dans les universités du monde (ce qui en fin de compte dispense la piétaille pastorale de tout travail intellectuel sérieux).

Oubliant que, dans le catholicisme, amour et vérité se rencontrent (sans quoi ce n'est plus le catholicisme), les tenants d'une certaine conception étriquée du rapprochement interreligieux cherchent ainsi à se persuader que le « dialogue de charité » se suffit à lui-même. Ce parti pris anti-intellectuel prouve, s'il en était besoin, que la méfiance et le dédain de certains catholiques pour les choses de l'esprit resteront toujours, à côté de celui de



la Trinité, un des grands mystères sur lesquels l'Église devra méditer.

S'il ne fait aucun doute que l'anti-intellectualisme est un affligeant fléau, une véritable plaie de l'esprit, particulièrement au Québec, il n'est pas non plus douteux que le milieu intellectuel soit lui-même, très souvent, l'incubateur et le propagateur des plus somptueuses sottises. C'est ce qui explique que l'idée farfelue, contraire à la Tradition, selon laquelle « l'islam est religion révélée, Muhammad est prophète, et le Coran est parole de Dieu » s'est trouvée cautionnée, avec plus ou moins de force, par des théologiens catholiques bardés de diplômes.

Il faut savoir s'arracher à ce genre de coquecigrue ayant accédé au rang de doctrine officielle en plusieurs milieux où l'on pratique le dialogue islamo-chrétien. Et pour nous aider dans cette entreprise d'assainissement des esprits, on sera bien inspiré de lire l'ouvrage pédagogique et franc de François Jourdan.

Les sempiternelles sornettes qu'on nous sert et ressert au quotidien (« Ce qui nous rapproche est plus important que ce qui nous sépare », « Nous avons le même Dieu », « Nous sommes tous fils d'Abraham », etc.) y sont décortiquées et dénoncées comme autant de lieux communs à écarter si l'on veut réunir les conditions intellectuelles d'une véritable rencontre avec les musulmans. ■

François Jourdan, *Islam et christianisme, comprendre les différences de fond*, L'Artilleur/Éditions du Toucan, 2015, 384 pages.

À L'ÉCOLE DU MAÎTRE



Voici la traduction (pas très satisfaisante, il faut le dire en renvoyant ceux qui lisent l'anglais au texte original) d'un classique de la missiologie évangélique, *The Master Plan of Evangelism* (1963), très connu dans le monde protestant, mais à peu près ignoré du monde catholique, sauf dans quelques petits cercles préoccupés par les défis colossaux de la nouvelle évangélisation et de la conversion pastorale, fondements du renouveau ecclésial.

Au moyen d'une étude attentive des évangiles (comme on peut s'y attendre de la part d'un chrétien évangélique qui se respecte), Robert E. Coleman met en évidence la manière d'évangéliser de Jésus en centrant principalement l'attention du lecteur sur la relation que le Maître a établie avec ses disciples dans le but de faire d'eux des pêcheurs d'hommes et de perpétuer après lui l'œuvre de salut instaurée durant son ministère public.

Ce processus de formation en réalité assez simple (il tombe sous le sens une fois exposé méthodiquement) est en même temps une démarche très exigeante, autant pour le disciple que pour le maître, puisqu'ils doivent s'engager l'un et l'autre, et l'un envers l'autre, avec zèle et persévérance, dans la formation. Celle-ci comporte huit étapes ou composantes essentielles, se déployant pour certaines simultanément, pour d'autres successivement.

Les quatre premières composantes structurant la relation sont la sélection des disciples par le maître; la communion (on pourrait presque dire la vie commune du maître et de ses disciples, dans laquelle le maître prêche par l'exemple); la consécration du disciple, c'est-à-dire son implication entière dans la formation et son obéissance au maître; enfin la transmission du maître, entièrement au service de la croissance de ses disciples.

Les trois étapes suivantes sont axées sur le transfert aux disciples des compétences du maître. Il s'agit de la démonstration, par laquelle le maître partage un savoir-faire éprouvé; de la délégation, par laquelle l'autorité missionnaire est progressivement transmise aux disciples

afin qu'ils assument la responsabilité pastorale; de la supervision, grâce à laquelle le maître continue à exercer de loin une influence en corrigeant ses disciples au besoin.

La dernière étape est en fait l'objectif principal de tout le processus de formation mis en place par Jésus: elle vise la multiplication des disciples. Toutes les composantes ou étapes précédentes sont en effet agencées de manière à faire du rapport maître/disciple une structure dynamique et un cadre évolutif qui soit propice au transfert de compétences et à l'autonomisation progressive de l'apprenti missionnaire, destiné à devenir maître à son tour.

Évidemment, le modèle de formation offert par Jésus dans les évangiles concerne d'abord la formation des apôtres, à une époque précise de l'histoire de l'Église. Il ne saurait donc être adopté sans être adapté, en fonction du contexte vocationnel et professionnel dans lequel maîtres et disciples se trouvent aujourd'hui. Il ne saurait non plus être adopté sans être spirituellement irrigué de l'intérieur par ce qui en fait *in fine* la véritable fécondité, à savoir la dilection du maître pour des disciples qu'il n'appelle plus serviteurs, mais amis (Jn 15,15).

Cela dit, l'exemple évangélique de Jésus formateur de disciples reste pour nous la référence cardinale de la vie missionnaire et pastorale. L'ignorer ou la déformer dans ses principes les plus universellement valables, faute d'un enracinement suffisant dans la Parole de Dieu et d'une appropriation inspirée répondant aux besoins de notre temps, c'est à coup sûr faire entorse au principe premier de la vie chrétienne, l'imitation de Jésus Christ, et c'est du même coup compromettre le renouveau et la fécondité de la mission. ■

Robert Coleman, *Évangéliser selon le maître*, Éditions Cruciforme, 2016, 150 pages.



LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES

«La vérité vous rendra libres!» (Jn 8,32). Voilà ce qui est monté en moi en lisant les témoignages de ces couples qui, pour vivre toute la beauté et l'authenticité de leur amour conjugal, ont choisi les méthodes naturelles de régulation des naissances.

Comme femme et épouse, je connais mes aspirations à ne former qu'une seule âme et un seul cœur avec mon époux. Ainsi, j'ai été particulièrement touchée par Thibault qui écrit: «J'ai compris combien la pratique de cette méthode me permettait de prendre ma pleine responsabilité en face de notre fécondité.» Puis par Bruno s'exprimant au sujet de la continence: «Cette alternance d'attente et de retrouvailles est extrêmement bénéfique à l'harmonie profonde entre nous.» Aimer, c'est chercher le plus grand bien de l'autre...

Sans nous cacher leurs errances, leurs difficultés, ni les exigences de ce choix, chacune de ces histoires est un souffle d'espérance. Oui, il est possible de trouver la paix, la joie et l'harmonie au cœur du sacrement de mariage!

Ce livre m'a donné le goût de me former davantage afin de partager à d'autres cette profonde vérité. ■

Céline et Gaëtan Marion, *Ils ont osé les méthodes naturelles ! Une écologie de la sexualité pour un amour durable*, Éditions Saint-Paul, 2015.



LA SOLITUDE CHEZ L'ADOLESCENT

L'adolescence: expérience déroutante pour les jeunes comme pour leurs proches! Ceux qui la vivent ou qui accompagnent des adolescents se demandent souvent comment donner sens à cette étape si particulière.

L'auteur nous présente une étude théologique sur la solitude de l'adolescent rédigée dans le cadre d'un master à l'Institut Jean-Paul II, à Rome. Les passionnés de l'enseignement sur la théologie du corps se réjouiront des richesses qui en sont extraites de manière originale. Par ailleurs, la justesse de la description du vécu des jeunes témoigne de rencontres authentiques avec de nombreux adolescents.

Cet ouvrage n'offre peut-être pas autant de pistes concrètes pour dialoguer avec les jeunes que nous pourrions en espérer. Cependant, en s'appuyant sur le récit de la Genèse, il ouvre une espérance sur les opportunités de notre solitude ontologique, particulièrement sensible à l'adolescence. Au fil des pages, cette étape de croissance apparaît de plus en plus comme une recreation, et la saine solitude comme un terrain pour faire naître une personne unique. ■

Alette de Clebsattel, *La solitude chez l'adolescent*, Paris, Pierre Téqui, 144 pages.

Quand croire, c'est voir



L'Évangile selon saint Jean (20,24-29) nous raconte un épisode postpascal très connu, dans lequel l'apôtre Thomas, proverbiallement renommé pour son incrédulité, refuse d'accorder créance au témoignage des autres apôtres, qui ont pourtant vu le Ressuscité leur apparaître.

On fait souvent de ce récit une lecture superficielle et trompeuse. Au terme d'une explication qui insiste sur l'aspect mystérieux de la foi, on avance l'idée que l'Évangile ferait l'éloge d'une attitude pieuse à laquelle nous ne pourrions prétendre qu'en faisant taire les exigences de la raison, jugées vaines ou déplacées.

Ce fidéisme vulgaire véhicule un mépris de la raison qui n'est absolument pas conforme à l'enseignement de l'Église catholique. Malheureusement, il s'en trouve toujours pour le perpétuer, qui pensent secrètement que l'exigence de rationalité ne peut que nuire à la foi – ce qui revient à faire en creux l'éloge de la crédulité.

Inutile de dire qu'il faut en finir avec cette attitude déraisonnable et dangereuse qui fait le lit de toutes les superstitions et de tous les abus. Mais alors, comment comprendre le fameux «Heureux ceux qui croient sans avoir vu» (Jn 20,29) ?

En réalité, le Christ ne fait pas ici l'éloge de la jobarderie, comme certains le pensent, mais de la grâce. Et, au passage, il honore même la raison humaine (ce qui finalement n'est pas très étonnant de la part de celui qu'on nomme le Logos).

Comment le Logos pourrait-il dédaigner à ce point la raison, lui qui l'a créée? Le simple fait que Jésus accède à la demande de Thomas et qu'il lui apparaisse pour lui

donner la chance de le voir montre que le Christ respecte éminemment la démarche naturelle de l'intelligence, qui connaît la réalité par l'entremise des sens.

Mais si elle n'est pas un désaveu de la raison, comment faut-il comprendre la déclaration du Christ? Tout simplement en revenant à une juste compréhension du rapport entre foi et raison, qui est de complémentarité et non d'opposition.

En effet, l'Église enseigne que la lumière de la foi transcende l'intelligence humaine, sans la contredire, pour l'ouvrir à plus grand qu'elle et lui faire voir ce que, par nature, elle ne pourrait découvrir. La foi peut aussi suppléer aux déficiences de la raison. Mais jamais elle ne s'affirme au détriment des facultés naturelles de l'esprit humain.

Par le don ineffable de la foi, Dieu a voulu offrir aux hommes un accès surnaturel aux réalités que la raison ne peut appréhender par elle-même. Il a voulu que les hommes participent à sa propre intelligence des choses d'en haut. Cette capacité contemplative qu'est la vertu de foi nous est communiquée par l'effusion de l'Esprit.

Quand l'Esprit est reçu en abondance, il fait «voir» (c'est-à-dire connaître) ce qui autrement n'est pas visible aux yeux de la raison naturelle. Il fait toucher Dieu du doigt, il nous fait éprouver sa présence, pour faire naître en nous la certitude.

Heureux, donc, ceux qui croient sans avoir vu. Car c'est le signe qu'ils sont entrés dans le temps de la Pentecôte. C'est la preuve que l'Esprit est à l'œuvre en eux et qu'il éclaire divinement leur intelligence pour leur faire apprécier, par la vertu de foi, source de certitudes irrécusables, des vérités vitales et nourricières, essentielles à une authentique relation surnaturelle à Dieu.

En clair, «croire sans voir», ce n'est pas (au nom d'une prétention à la piété qui n'est en fait qu'un détestable effort de crédulité contre nature) dédaigner et abandonner les exigences de la raison comme si cela était la condition d'une fidélité sans faille à Dieu. C'est recevoir les arrhes d'un héritage qui nous attend au Ciel, dans la vision béatifique, après que Dieu aura essuyé toute larme de nos yeux. ■



REBÂTIR, UN CŒUR À LA FOIS

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Le 24 mai dernier, un frénétique roulement de tambours secoue les tables du Bistro du curé, au sous-sol de l'église Saint-Thomas, à Québec.

On s'apprête à annoncer le montant amassé depuis environ deux ans durant la campagne silencieuse Rebâtir, menée par le Fonds des jeunes, un fonds innovateur administré par des jeunes et pour les jeunes.

Derrière les six chiffres en carton affichant le montant, six jeunes pour le dévoiler, montrant par là que le fonds servira à restaurer les jeunes spirituellement plutôt qu'à rénover des bâtiments. D'ailleurs, on les entend à tour de rôle exprimer haut et fort l'apport de la paroisse dans leur reconstruction personnelle: «À Saint-Thomas, j'ai rencontré un mari»; «La paroisse, c'est ma deuxième famille»; «J'y ai découvert un Dieu amour et des amis dans la foi»; «J'y ai retrouvé la joie de vivre.»

Sous les applaudissements chaleureux, on annonce que 425 756 \$ ont été amassés et que l'objectif est d'en obtenir 750 000 \$. Mais bien concrètement, avec un tel montant, quels sont les plans de cette

reconstruction d'envergure humaine et spirituelle? Pour y répondre, il faut comprendre toute l'originalité et le contexte d'éclosion de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin telle qu'elle est actuellement.

«VA, REBÂTIS MA MAISON QUI EST EN RUINES»

Suivant l'appel de saint François qui, après avoir entendu ces paroles, a compris que son cœur était à reconstruire en premier, le Fonds des jeunes ne vise pas à poser les bases d'un échafaudage matériel. La paroisse Saint-Thomas ne se situe donc pas dans la perspective d'une «pastorale de la conservation», mais de l'innovation.

Soixante-dix pour cent du fonds servira à financer les pierres vivantes, les jeunes, selon cinq axes pastoraux: la mission, la prière, la formation, la fraternité et le service. Les autres 30 % seront investis dans les pierres matérielles, à savoir la modernisation des installations et l'aménagement des locaux, dans la mesure où ils répondent aux besoins de la nouvelle génération.

Pour infos ou pour faire un don:
<https://saintthomasdaquin.qc.ca/fonds-des-jeunes/>



LE VERBE S'EMPRE DES ONDES

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Voilà déjà deux ans que vous avez l'occasion d'entendre, chaque semaine, l'équipe du *Verbe* sur les ondes radiophoniques.

Chers auditeurs d'*On n'est pas du monde*, sortez trompettes et confettis: toute la bande sera de retour derrière le micro en septembre prochain pour une troisième année!

À Radio-Galilée, la saison 2018-2019 débutera le 17 septembre. Pour ceux qui syntonisent Radio VM, ce sera plutôt à compter du 10 septembre.

Au programme: toujours la même recette dynamique qui fait notre marque de commerce. Pendant une heure de radio décontractée, l'animateur Antoine Malenfant (rédacteur en chef du *Verbe*) reçoit trois chroniqueurs ou invités pour discuter, avec un regard chrétien, de ce qui les passionne. Au menu: culture, foi, politique, écologie, médias, alimentation, etc.

Entre les entrevues, l'équipe vous propose ses plus récentes découvertes musicales, surtout francophones.

Pour voir les dernières nouvelles concernant *On n'est pas du monde*, pour consulter les listes de musiques diffusées durant les émissions ou pour écouter les entrevues que vous auriez manquées, surveillez notre page Facebook (www.facebook.com/onpdm) ou rendez-vous sur notre site Internet www.le-verbe.com.



UN CONCOURS CROUSTILLANT

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Sur le thème du «sens de la vie», *Le Verbe* lance un concours spécialement destiné à ses lecteurs (et futurs lecteurs) les plus adolescents.

Si vous ne faites pas partie de la catégorie «ados», nous vous invitons à partager l'information au jeune homme qui mue ou à la jeune rebelle les plus près de vous. Votre fille ou votre petit-fils auront ainsi une belle occasion d'être reconnus pour autre chose que leur voix transitoire et leur attitude peu matinale!

Nous convions donc les participants à soumettre leur offrande. Ce peut être :

- un reportage, un témoignage ou une nouvelle littéraire (maximum 1500 mots) ;
- un bédereportage (maximum 4 pages) ;
- ou un photoreportage (maximum 10 photos, avec légendes).

Le concours est réservé aux 12-19 ans. Vous pouvez nous envoyer votre proposition à redaction@le-verbe.com avant le 6 août 2018.

Le prix à gagner? La rondlette somme de 200 \$. De plus, nous publierons le texte ou les images sélectionnés dans le numéro d'automne 2018 de la revue *Le Verbe*.



L'INCLASSABLE REVUE

Thomas Plouffe
redaction@le-verbe.com

Libéral. Libertaire. Conservateur. Ultraconservateur. Gauche. Droite. Nos bonnes vieilles cases ne conviennent pas toujours...

Dans le sillon de l'encyclique *Laudato si'* du pape François sur la sauvegarde de la maison commune ainsi que de la Manif pour tous en France, un groupe de jeunes s'est mobilisé en 2015 afin de créer un média, la revue *Limite*, qui brouille les idées convenues en matière de position idéologique.

De droite sociale, mais de gauche économique? Faisant de l'écologie intégrale leur cheval de bataille, en combat contre le néolibéralisme, la technique et le marché, et donc résolument *verts*, mais d'«inspiration chrétienne» donc pro-vie, farouchement opposés aux négations de la

nature (la nôtre!), militants pour la famille traditionnelle...

À gauche ou à droite? Dans la lumière ou du côté obscur de la force? Bons ou méchants? Il y a de quoi déconstruire tous ceux qui aiment séparer le monde en deux parties.

Pour cette position particulière et forte, déstabilisante, la revue *Limite* en vaut le coup. À lire tout en étant prévenu: le contenu est riche mais dense; la posture (très française...) de type *action catholique* nous donne l'impression de combattants en marche pour leurs idées. On se demande parfois si l'on n'est pas en train de vouloir *sauver* la maison commune, au lieu de chercher à la *sauvegarder*... Somme toute, allez vous en faire une idée! ■

Pour aller plus loin:
revuelimite.fr



L'adolescence



Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Alexander King, Marc Malenfant et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE : Libéra Houenagnon • info@le-verbe.com

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS :
Noémie Brassard

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)



Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité.

Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE
PHOTO Elias Djemil

TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC



**15 ANS À
TRANSFORMER DES VIES !**

ITALIE « L'Expérience d'Assise :
Sur les pas de François et de
Claire » | 31 août au 17 septembre
2018

COMPOSTELLE CÔTIER
« Marcher avec son Dieu » | 30 août
au 17 septembre 2018

POLOGNE « L'espérance par la
miséricorde » | 24 septembre
au 6 octobre 2018

GRÈCE « Sur les pas de saint
Paul » | 19 au 30 octobre 2018



CONTACTEZ-NOUS POUR RECEVOIR NOTRE BROCHURE GRATUITE

Sans frais : 1-844-485-7965 • info@spiritours.com • www.spiritours.com



*« Que vienne sur nous la
douceur du Seigneur notre Dieu !
Consolide pour nous l'ouvrage
de nos mains ; oui, consolide
l'ouvrage de nos mains. »*

– Ps 89

L'Emmanuel,
y'est manuel!

